

**Techniques Freinet –
Pédagogie Institutionnelle**

@ECHOS-P.I.

Bulletin d'échanges

N° 69

mars 2018

18^e année : 2017 – 2018

Sommaire

Echo PI continue – Annick Marteau.....	2
A l'origine, toujours un "Je" – Maurice Marteau	3
Le temps nécessaire – Sophie Neyssensas.....	4
Mon démarrage en maternelle en PI – Christelle Baron	10
Démarrer en PI, hésiter, renoncer, recommencer – Monique Latour.....	14
La mise au point et l'enrichissement d'un texte choisi en maternelle – Christelle Baron	18
Lisaline, trop souvent absente – Richard Lopez	20
Moments de la Pédagogie Institutionnelle – Maurice Marteau	32
Pour une certaine inutilité de l'équipe soignante – Patrice Eyman	34
Fonction du tiers dans les dynamiques institutionnelles - Raymond Bénévent	41
Quelques lectures : livres papier et sites - Maurice Marteau.....	48

ECHO PI continue

Voici @Echos P.I., formule numérique qui prend la suite du bulletin papier Echos P.I. créé par Jean-Claude Colson.

Bulletin d'échanges entre acteurs de la Pédagogie Institutionnelle il continuera ainsi d'accueillir les écrits de tous, écrits divers, différents ; pas de norme, si ce n'est celle de la typographie :

Monographies, récits de moments de classe, questionnements... Textes travaillés, plus ou moins aboutis, aussi bien que traces de tâtonnements...

Peuvent être proposés également des extraits de livres, des présentations d'outils, des avis de lecture - livres, revues, sites -, des analyses des lieux où nous travaillons, des nouvelles des groupes et lieux de la PI, des nouvelles d'ailleurs proches et de leurs actions, des comptes-rendus de rencontres – La Borde, Gennevilliers - , des informations et des demandes (de correspondance par exemple)...

Si chacun reste auteur de son écrit, les échos suscités, questions, demandes de précisions, commentaires s'expriment dans le souci et le respect de l'autre, comme nous y veillons essentiellement en classe ou ailleurs en tant que responsable. Avec l'aide d'un comité de lecture ce sera également mon rôle, en tant que responsable de ce bulletin. Il sera par ailleurs possible à ce comité de lecture et à moi-même de répondre à des demandes d'aide à l'écrit.

Echos PI continuera d'être ce que nous en ferons. La version numérique, plus souple - pas de nombre de pages minimum pour justifier le travail d'impression -, sera à l'image certes de la disponibilité laissée par les contingences mais surtout du désir d'écrire et de celui de transmettre et partager.

Annick Marteau

Février 2018

A l'origine, toujours un "Je"

Dans ce premier Numéro d'@Echo-Pi qui prend la suite du bulletin papier, je voudrais rappeler son origine.

C'est Jean-Claude Colson qui a décidé de sa création en 2000, seul, sans avis ni autorisation de quiconque. Il en était le responsable. Simple bulletin d'échange entre praticiens de la PI. Destiné à recevoir et diffuser les textes à leur origine, relations du fonctionnement d'une classe, de mise en œuvre d'une Technique Freinet, d'une institution, mais aussi des monographies plus élaborées, des critiques de livres, des annonces de rencontres et de stages, des demandes de correspondance. En 2010, il en a confié la responsabilité à Martine Plainfossé qui a assuré la publication jusqu'à la fin de l'année 2017.

Personne n'ayant manifesté la volonté de prendre le relais, la formule papier a vécu. C'est Annick Marteau qui va être responsable de ce qui est devenu @Echo-PI.

Jean- Claude s'est maintenant éloigné de tout travail militant.

Dans sa longue vie de praticien de la Pédagogie Freinet et de la Pédagogie Institutionnelle, Echo-PI aura été sa dernière œuvre. Bien dans son style. Car autant il était un compagnon de travail de qualité agréable et efficace dans les groupes et instances du mouvement, autant il n'a jamais aliéné sa liberté de penser et d'entreprendre, que cela soit dans sa classe, son école, ou dans les instances de l'ICEM puis de Genèse de la Coopérative et Pratiques de la Coopérative. Illustrant bien en cela ce qu'est le Maître, celui qui s'autorise de lui-même. Le meilleur ennemi de la bureaucratie.

Qu'il en soit remercié, même si sa modestie doit en souffrir.

Maurice Marteau

Les trois textes qui suivent, de Sophie Neyssensas, Christelle Baron et Monique Latour sont la trace de leur présentation, lors de la journée de rencontre du groupe charentais du mois de janvier 2018, qui portait sur le démarrage en P.I. et dont elles étaient les responsables.

Cette rencontre ayant lieu dans ma classe j'avais exposé plus particulièrement certains de nos outils : classeurs des productions, cahiers de vie, cahiers des lettres des correspondants, cahiers du conseil, livrets des progrès, albums réalisés depuis le début de l'année, emploi du temps afin de faciliter la visite avant la présentation de mon texte.

Sophie Neyssensas

Le temps nécessaire...

Une transition difficile

Je travaille en Pédagogie Institutionnelle depuis 24 ans. J'ai d'abord enseigné 17 ans dans une petite école rurale en cycle 3 - CM1-CM2 puis CE2-CM1-CM2. Je suis dans cette école maternelle depuis 8 ans.

La première année a été vraiment difficile, pour plusieurs raisons : pleurs et cris des enfants, parole qui n'était pas écoutée, respectée, doute sur mes capacités à continuer à enseigner en Pédagogie Institutionnelle, à accueillir chacun dans sa singularité...

J'ai beaucoup tardé à mettre en place les institutions. Je n'y croyais pas. Je ne croyais pas ces élèves si jeunes capables d'y mettre du sens.

Puis durant cette première année, petit à petit, cahotiquement, imparfaitement mais ensemble, les élèves et moi avons donné forme et vie à notre classe.

Si je regarde en arrière, le plus difficile pour moi a été le renoncement à mon école, à ma classe de CE2-CM1-CM2 puis l'acceptation de ces « élèves-extraterrestres » que je ne comprenais pas, qui m'exaspéraient par leur agitation, leur non-écoute, leur égoïsme, dont je ne voyais que les incapacités.

Quand ce douloureux renoncement a été fait, j'ai pu me mettre au travail, les accueillir tels qu'ils sont et alors découvrir les richesses et capacités qu'ils pouvaient révéler.

Quand je suis arrivée ici, il y avait 2 classes : j'avais les Tout Petits (TPS), les Petits (PS) et quelques Moyens (MS) et ma collègue, que je connaissais bien, qui travaillait en PI aussi, avait les Moyens et les Grands (GS).

Depuis 6 ans maintenant, une classe a fermé, d'où maintenant un espace disponible privilégié.

L'organisation du temps, l'évolution de mes pratiques

Ma classe cette année : 2 Tout petits (TPS) - depuis janvier -, 5 Petits (PS), 6 Moyens (MS) et 6 Grands (GS)

Pour la présenter, je vais partir de l'emploi du temps d'une journée, celle du mardi parce qu'il y a le Conseil mais dont l'architecture reste la même les autres jours de la semaine.

Cet emploi du temps évolue afin de l'adapter à l'accueil en cours d'année des petites sections et des TPS dans les moments de parole et de rituels.

8h50 : Accueil - Boutiques

Les boutiques étaient en place l'an dernier et ont été remises en place au conseil du 10 novembre sur proposition de Blanche, élève en moyenne section.

Pendant une longue période, c'est moi qui décidais du contenu des ateliers de l'accueil puis j'ai laissé une table vide, puis plusieurs, laissant les élèves investir ce moment. Maintenant ce sont les moyens et les grands qui préparent les boutiques tous les vendredis après-midi, à partir de 14h30 pour les temps d'accueil de la semaine suivante.

Leur contenu : bricolages de toutes sortes, dessins, constructions, peinture, jeux de société... Il s'agit de proposer une activité, un jeu pour faire avec un autre, pour lui apprendre à faire, lui aussi.

Ce qui a changé à travers cette institution : je découvre des élèves plus autonomes, plus dans le désir de faire, pensant aux plus petits, manifestant ainsi leur propre désir de grandir. Je constate des progrès dans les apprentissages, des changements de statut, une attention particulière.

9h10 : Rangement - Métiers

A la fin du temps d'accueil, un enfant fait le métier de « greli-grelo », appelant au rangement et ceux qui ont un métier le font, rangement des chaises, des cahiers de liaison, la météo, les crayons, la colle...

Ceux qui ont réalisé quelque chose pendant les boutiques et ont envie de le présenter s'inscrivent avec leur étiquette.

9h20 : Regroupement : comptines, jeux de doigts, chants et rituels :

- Inscrire la date (collectivement)
- Dire la loi, les règles du coin parole et celles des déplacements, un élève différent à chaque fois, ce ne sont pas des métiers.
- Faire l'appel
- Compter ceux qui mangent à la cantine (chaque jour un élève différent)
- Partager : les Urgences, un court temps de parole dévolu aux événements importants
- Présenter brièvement les productions issues des boutiques ou des ateliers de l'accueil

9h30 : Sport

10h05 : Conseil

Les premières décisions :

Le premier Conseil de cette année a eu lieu le 5 septembre, avec les moyens et les grands.

Nous parlons tout d'abord des métiers. Nous reprenons les photos des métiers de l'année passée : « voyons ceux qui seraient utiles pour la classe », et les enfants en choisissent un. Certains enfants présents l'an dernier savaient déjà quel métier ils voulaient.

Nous parlons aussi de la place de chacun sur les bancs de regroupement, avec le souhait que les grands soient à côté des petits et des moyens qui ont besoin d'aide pour rester calmes au coin parole.

La décision de mettre en place des équipes avec des chefs d'équipes a été prise. J'ai demandé d'attendre de se connaître un peu mieux pour les constituer : « Il y a des nouveaux élèves et soi-même on a changé, grandi peut-être, pendant les vacances ».

Les grands et les moyens sont présents aux Conseils, et les petits sont simplement invités. Ceux qui ne viennent pas jouent à côté, l'Atsem veille au calme. Certains viennent nous rejoindre en cours, d'autres sortent...

Nous avons aussi accepté la sortie de Liam, un enfant de grande section pour qui il était très difficile de rester aux moments de parole. Il a un statut spécial, reconnu et accepté : il est punaise dorée. Il a des aides spécifiques et la paye thérapeutique lorsqu'il réussit à entrer en classe normalement (je coche d'une croix verte sur une feuille).

Ce temps du conseil peut pour certains être long et difficile mais je constate que, pour la plupart, ce n'est pas insurmontable. C'est aussi le passage obligé pour accéder au statut de grand, avoir une place et le pouvoir d'agir davantage dans la vie de la classe.

Cette année, comme l'an dernier, nous avons très vite parlé des règles de vie, des propositions, des félicitations, des progrès, et des critiques.

A la même heure, les autres jours :

le lundi : présentation des cahiers de vie, le Quoi de Neuf et lecture d'un album ou un temps de poésie

le mercredi : présentations de la maison

le jeudi : les progrès

le vendredi : nous allons à la bibliothèque communale (prêt de livres et conte)

Les progrès, à la suite du Conseil

Je demande au début de ce moment : « Est-ce que vous avez fait des progrès ou est-ce que vous avez vu des progrès dans votre équipe ou dans la classe ? »

La régularité de ce temps contribue à instaurer dans la classe une réelle attention à l'autre, à son évolution, tout en nuance. J'entends que les paroles prononcées pour parler des progrès pendant ce moment institué favorisent le désir de grandir. Les enfants sont attentifs, ils se montrent désireux de voir des progrès s'inscrire, pour eux et aussi pour les autres.

10h30 : Récréation

Pendant les récréations : jeux libres mais aussi jardinage avec ceux qui veulent. A partir du mois de mai, nous mangeons les produits de notre jardin : fèves, fraises, petits pois, tomates...

11h00 : Ateliers

Je prévois 4 ateliers par semaine, le vendredi étant consacré à la "finition". Ces ateliers recouvrent les domaines d'apprentissage de l'école maternelle. Il peut y avoir en même temps des ateliers de production (correspondance individuelle, peinture, écriture d'histoire, bricolage...), des ateliers d'entraînement (graphisme, fiches, jeux mathématiques, jeux de société et autres jeux...).

Ces ateliers ont lieu quasiment tout le temps en équipe, chaque équipe à un atelier différent chaque jour.

11h40 : Rangement Métiers Inscriptions

11h45 : Bilan des ateliers Présentations des productions

11h55 : Lecture du menu

De septembre à décembre, nous observons les images des aliments du menu du jour affichées depuis la veille et énonçons dans l'ordre ce que nous allons manger.

Depuis janvier, un élève de grande section lit le menu. La lecture découverte a été faite la veille, de façon collective avec les MS et les GS. Le soir l'enfant a emporté le menu chez lui pour le relire et préparer la lecture pour le lendemain.

12h00 : Repas

Après le repas, les tout petits (TPS) et les petits (PS) passent aux toilettes et vont faire la sieste, ainsi que les moyens et les grands qui le demandent ou qui en ont vraiment besoin. Le réveil est échelonné. Les derniers sont réveillés à 15h00.

13h30 : retour en classe mise à jour du calendrier et du menu

Nous mettons à jour le calendrier et affichons le menu du lendemain.

Avec le calendrier, nous redisons ensemble la comptine des jours de la semaine. Nous recherchons le nom du jour puis celui de la veille et enfin celui du lendemain. Nous travaillons la reconnaissance des lettres, des syllabes... Nous repérons des similitudes. Quand ce court travail sur la langue est terminé, nous rappelons le numéro du jour actuel et cherchons celui du lendemain. Un élève, différent chaque jour, cherche le nom du jour du lendemain et un autre le numéro suivant.

Avec le menu, depuis décembre, nous faisons une lecture plus systématique. D'abord un mot puis, depuis janvier, la lecture complète.

A la suite, présentations de livres : Les moyens et les grands peuvent présenter le livre qu'ils ont emprunté à la bibliothèque de la classe. Ils essaient de dire le titre, parfois l'auteur (notamment s'il s'agit d'un livre déjà lu d'un auteur connu d'eux) et racontent l'histoire en montrant les images et/ou parlent de leur passage préféré.

Les autres jours : **Lecture d'un album** par la maîtresse
La lecture ou les présentations de livres sont suivies d'échanges.

14h05 : **Ateliers de travail individuel**

Pendant tout le premier trimestre : manipulation et jeux mathématiques, constructions, écriture sur ardoises, dans le sable, dessin... et quelques fiches

Depuis janvier, ce temps est devenu essentiellement du travail d'entraînement sur fiches : formes et grandeurs, quantités et nombres, gestes de l'écriture, graphisme, discrimination visuelle...

14h25 :

Lundi et mardi : ateliers écriture :

- correspondance individuelle et collective
- écriture collective pour un album
- histoires vraies et imaginaires
- arts plastiques
- pâte à modeler

Jeudi et vendredi : activités de jeux mathématiques, jeux de société, jeux de manipulation, de construction

Quand les petits reviennent de la sieste, ils se joignent aux jeux et activités en cours.

14h50 : **Rangement, métiers et paye des métiers**

15h00 : **Récréation**

15h30 : **Rituellement** :

- Comment ça va ? Avec échanges sur le vécu de la journée
- Écriture de l'histoire du jour pour la page du journal
- Inscriptions aux boutiques
- Paye des amendes

Encore aujourd'hui, en début d'année, je ne comprends pas tous les petits, ils m'exaspèrent encore parfois, par leur agitation, leur non-écoute, leur égocentrisme, leur résistance aussi.

Mais maintenant j'ai confiance, je me mets plus rapidement au travail. Je les accueille plus facilement dans leur singularité et je sais leur désir et leur capacité en devenir. Je sais que je peux compter sur les anciens.

Je peux encore travailler en PI en maternelle, avec des petits. Maintenant, la classe est pleinement engagée dans la PI et il y a encore beaucoup de travail et beaucoup à inventer avec eux.

Sophie Neyssensas

Janvier 2018 Louzac Saint André



Les progrès de chacun sont inscrits, avec la date, sur une petite feuille à son nom et affichés au panneau. Un porte-photos individuel les rassemble quand ils deviennent nombreux.

Toutes sortes de progrès peuvent être inscrits, « Je sais faire les lacets », « Je pleure moins en arrivant en classe », « Je sais lire la date », « je sais dessiner des vagues »...

Mon démarrage en maternelle en PI

Changement ?

Cela fait la 3ème année que je travaille en maternelle, avec des élèves de moyenne et grande section (MS-GS). Jusqu'alors, j'étais en élémentaire.

J'appréhendais ce démarrage en maternelle car j'avais peur d'être débordée par tous ces élèves petits, non autonomes, sans possibilité de séances collectives d'apprentissage. Ils allaient travailler en équipe mais comment allaient faire les équipes avec lesquelles je ne serais pas ?

Après maintes discussions avec des collègues du groupe TFPI charentais, j'ai finalement décidé de commencer l'année comme au CE, à savoir par la mise en place de productions et des institutions. L'organisation avec les institutions sera la même, seul le contenu des activités changera.

Produire, d'abord

Un album collectif de rentrée - Nos vacances, ou des albums individuels - Ma famille, un Conseil de métiers, un Quoi de Neuf et surtout des ateliers quotidiens d'arts plastiques : dessin libre, dessin avec modèle, peinture, bricolage, pâte à modeler, craie au tableau, graphisme décoratif, découpage-collage, construction avec un modèle..., avec 2 temps de présentations de ces productions par semaine pour permettre rapidement au collectif d'exister. Dans ce temps de parole apparaissent les toutes premières règles : on s'écoute et on fait des remarques ou on pose des questions sur ce qui est présenté. Celui qui présente est protégé, prend confiance et donne envie aux autres ; Il peut ensuite, en boutique, leur apprendre comment réaliser ce qu'il a présenté. Une photo légendée de l'ensemble des présentations est aussi mise dans les cahiers de vie.

Rapidement, nous écrivons ou recevons la première lettre des correspondants.

Les institutions à l'aide

Quand les premières plaintes ont lieu, je sollicite et aide pour s'inscrire sur le cahier du Conseil. Les Lois sont toujours affichées dès le premier jour dans la classe mais des règles sont rapidement votées, en lien avec les problèmes exposés au Conseil.

Le déroulement de la journée

Le squelette de mon emploi du temps est finalement similaire à celui de l'élémentaire.

- Accueil et métiers du matin avec des activités libres.

En début d'année et pendant plusieurs semaines j'installe et présente plusieurs activités différentes, puis ce sont les enfants qui choisissent en arrivant, installent et rangent.

- A la suite, premier regroupement collectif avec rituels : date, météo, absents et informations sur les causes des absences, lecture de l'emploi du temps, urgences.

- Ateliers en équipe autour de la lecture-écriture : imprimerie avec l'ATSEM, écriture de textes avec moi, fiches individualisées en graphisme-écriture et en discrimination visuelle-lecture, lettres en pâte à modeler, graphisme décoratif...

Puis, le lundi : présentation des cahiers de vie et Quoi de Neuf et, le jeudi, Conseil.

- Récréation

- Ateliers par équipe en mathématiques : essentiellement des jeux à règles : dominos, bataille, jeux pour compter, écriture de chiffres, diverses situations de dénombrement, fiches individualisées, tangrams, formes, solides et divers jeux de logique...

J'essaie de faire apprendre aux enfants un jeu à règle par semaine, puis la semaine suivante il est repris avec l'ATSEM.

La première année j'ai suivi « Vers les maths » aux éditions Accès. Je m'en suis moins servi la deuxième année et maintenant je ne l'utilise pratiquement plus. Par contre je continue de proposer des jeux construits à partir de ce livre, ainsi que certaines activités de recherche.

- L'après-midi, lecture du menu, mot du jour*, EPS et grande plage d'activités plastiques.

- Puis métiers, paies, dettes, histoire de la semaine, bilan, sortie.

Le mercredi matin : bibliothèque de l'école et présentations des productions et, le vendredi après-midi, anniversaires du mois, lecture des cahiers de vie, mise au point du texte choisi** etc...

Bien sûr l'ossature est mobile en fonction des priorités comme la réalisation d'albums, la correspondance, les projets cuisine... Le temps des chants et des poésies se fait au moment des regroupements collectifs.

Les essentiels

Avec le recul de ces 2 années et demi, je dirais que l'essentiel reste :

- la mise en place des productions avec présentation de celles-ci, ce qui permet au singulier de s'inscrire dans un collectif ;
- la correspondance qui donne sens à l'écrit, à l'échange ;
- les métiers qui donnent confiance et une place à chacun et donnent sens au Conseil ;
- la littérature qui, comme à l'élémentaire, a une place très importante dans ma classe. Je lis plusieurs livres de qualité par semaine et les enfants peuvent présenter les albums qu'ils empruntent le mercredi à la bibliothèque.

Cette année, je "souffle" car je n'ai plus d'élèves souffrant de pathologie lourde et j'ai gardé 5 élèves de ma classe de l'année passée qui lestent le groupe et sont un réel relais dans l'accompagnement de l'autre.

Marie-Laure, l'EVS, avec laquelle j'ai travaillé en parfaite compréhension plusieurs années à Javrezac et qui accompagnait un élève de GS dans ma classe l'an dernier, est partie pour suivre celui-ci au CP mais j'ai la chance de pouvoir échanger avec une nouvelle collègue de l'école qui a, elle aussi, une classe de moyens et grands. Elle a mis en place des activités propres à Montessori et nos pratiques s'enrichissent mutuellement. Elle pratique maintenant le Conseil dans sa classe, et elle a mis en

place des métiers, tandis que, grâce à elle j'ai introduit de nouvelles activités pour aider mes élèves à gagner en autonomie. La réflexion autour de cette mise en place m'a incitée à prendre encore plus de temps pour montrer, expliquer et laisser le temps de s'approprier.

Après deux premières années très difficiles cette année est agréable, avec des élèves très impliqués et en prise avec la lecture.

Hélène, un petit pas vers le "Je" ?

Pour terminer, je vais lire un court texte sur une de mes élèves, Hélène.

J'ai davantage tendance à écrire sur les élèves très agités mais j'observe finalement que ceux-ci sont également souvent très en prise avec la classe PI ; ils "m'accrochent" mais la rencontre est souvent possible avec eux. Je suis davantage gênée par des élèves calmes, passifs, qui m'interrogent sur l'intérêt qu'ils portent à ce qui se passe en classe. C'est le cas d'Hélène.

Hélène est une élève de GS plutôt calme et introvertie. Elle parle peu et doucement mais semble néanmoins présente à ce qui se passe en classe.

A ma réunion de rentrée, le père, venu seul, très sûr de lui, me demande ce que je pense de la méthode de lecture des Alphas, m'expliquant qu'Hélène veut apprendre à lire.

Pourtant, de mon côté, je ne constate pas une réelle envie de déchiffrer en classe. Je me dis alors que, face à ce père que je ressens comme écrasant, je dois veiller à laisser Hélène tranquille avec mon propre désir, en espérant, ainsi, qu'elle trouve le sien.

Jusqu'en décembre, Hélène a la même attitude : elle semble être bien en classe et s'intéresse davantage à la lecture du menu. Elle présente ses productions, sujets en pâte à modeler, peintures, dessins, toujours calme et posée. Elle intervient peu pendant les temps de parole collectifs.

Une semaine avant les vacances de Noël, à l'occasion des rendez-vous semestriels, je reçois sa maman, le papa étant indisponible. Je me réjouis de la rencontrer seule mais me retrouve face à une jeune femme parlant fort, très sûre d'elle et peu à l'écoute de ce que je peux dire. Elle me dit être très présente auprès d'Hélène, partageant même ses jeux de dinette et de poupée... Je demande alors à Hélène ce qu'elle aimerait faire avec sa maman. Elle répond « un avion ». Je me souviens alors que, le matin même, elle avait montré à l'ATSEM la fiche de bricolage utilisée par Ethan pour fabriquer un avion et qu'il nous avait présentée. Je propose à Hélène, lors de cet entretien, de le réaliser à l'accueil le lendemain.

Le lendemain, Ethan, qui avait entendu le souhait d'Hélène, a pensé à ramener de chez lui son avion pour le lui apprendre.

De son côté Ethan, en moyenne section, est un petit garçon immature et je suis alors étonnée des initiatives venant de ces deux enfants. Le matin, ils s'installent l'un à côté de l'autre. C'est encore difficile pour Ethan d'expliquer et c'est moi qui aide Hélène lorsqu'elle en a besoin. Je suis étonnée de sa difficulté à oser couper et tailler les encoches, à utiliser le ruban adhésif alors que, selon ses deux parents, elle bricole beaucoup chez elle.

Néanmoins, ce jour-là l'avion se termine et elle le présente à la classe le mercredi suivant.

Le vendredi, alors que jusque-là elle se montrait très en retrait en lecture, c'est elle qui demande à lire le menu : elle retrouve les mots en en déchiffrant le début, très concentrée. Elle réussit à le lire et emporte la feuille chez elle, pour la première fois.

Christelle Baron
Cognac, février 2018

*le mot du jour : c'est un calendrier perpétuel édité par Play-bac où chaque jour propose un mot nouveau, nom commun ou adjectif. Les élèves en cherchent le sens puis je lis la définition et nous terminons par la devinette ou la question à propos de ce mot. C'est un moment court mais très riche que les élèves apprécient beaucoup. Il donne souvent lieu à des discussions - mots de la même famille, recherche d'un pays, recherche du mot au féminin, lien avec le vécu de la classe ... Nous commençons toujours la séance en se remémorant le mot de la veille.

**la mise au point du texte choisi est explicitée dans un autre texte de ce numéro d'Echos PI.



*Présentation à l'auteur, Eric Wantiez,
des panneaux et de l'album réalisés en classe, à partir de ses ouvrages*

Démarrer en PI, hésiter, renoncer, recommencer...

L'occasion qui s'est offerte à moi de participer à l'organisation de cette journée de rencontre PI m'a permis de réfléchir sur le démarrage de ma classe de petite et moyenne section (PS MS) cette année, et plus particulièrement mon démarrage des institutions.

Ce démarrage en Pédagogie Institutionnelle date pourtant d'il y a déjà sept ans, mais je considère encore que je démarre car je n'adopte toujours que peu d'institutions et techniques Freinet, ou bien certaines se retrouvent délaissées, abandonnées...

Pour cette présentation j'ai donc voulu regarder mes difficultés à mettre en place et faire vivre les Institutions et les techniques Freinet PI, comme un moyen de les dépasser et d'avancer.

Je suis arrivée dans le groupe Charentais en 2010. J'étais en souffrance avec une classe de petite, moyenne et grande section dans laquelle un enfant était également en souffrance, suivi d'un autre, puis d'autres qui débordaient, avec des enfants en petite section qui pleuraient de plus en plus... Bref, la classe devenait invivable. Je recherchais auprès de mes collègues des remèdes. La conseillère pédagogique était venue dans ma classe, et j'avais même été convoquée par l'inspectrice suite à cette visite. Peu d'aide utile en était ressortie. Les conseils les plus pertinents avaient été ceux d'Isabelle Verger, une collègue du groupe PI. Je pense qu'alors ce sont le Conseil et les métiers qui ont sauvé ma classe. Je me souviens d'avoir introduit le Conseil comme un temps de parole libre pour chacun. C'était un espèce de fourre-tout que les enfants avaient investi et qui faisait du bien à tout le monde.

Par ailleurs les métiers leur donnaient une responsabilité, une mission pour le bien de la classe, de la collectivité, même s'ils ne se montraient pas toujours capables de réellement l'assumer.

Les années suivantes, avec des classes de Moyens et Grands aux effectifs de 25 à 30, j'ai expérimenté, puis abandonné, puis repris d'autres institutions et techniques Freinet.

- **Un conseil** plus riche avec un temps pour parler des métiers, élaborer les règles de vie, féliciter, critiquer et proposer, parler des progrès et les inscrire : maintenant un moment important où l'on regarde ce qu'on vit, où on s'organise ; on crée ensemble des projets, où chacun peut lancer une idée... Même si pour moi c'est une institution qui reste difficile à mener car il faut savoir créer les conditions d'écoute - la parole est très demandée mais la parole de l'autre est peu écoutée, le temps d'attention est limité. Alors, parfois, j'abandonne cette institution et je fais des micro conseils, selon les besoins. Cela va et vient encore, selon les années.

- **La production d'albums** : je pratique plus facilement cette technique qui permet de mettre en valeur le travail d'écriture personnel. L'album avec ses textes, ses illustrations, avec la part de chacun des enfants réunie pour faire un seul et même objet, c'est quelque chose comme un chef d'œuvre pour eux. Cependant là aussi la

production est irrégulière, aucun album n'a encore vu le jour cette année. Mais j'ai deux idées de création, ça devrait donc se faire ...

La correspondance : je corresponds chaque année avec ma collègue de maternelle du RPI qui a le niveau PS MS. Les correspondants se connaissent déjà parfois. Les enfants participent avec enthousiasme : ça a du sens pour mes élèves. Pour cette institution, je peux dire que je m'y tiens.

- **La rédaction d'un cahier de vie collectif**, rassemblant les bilans journaliers : c'est un genre de journal mensuel à partir des bilans de fin de journée, un catalogue d'activités, d'événements, très illustrés. Les enfants complètent le texte que j'écris avec des dessins, des mots, des collages. Ils aiment beaucoup consulter ce cahier dans le coin parole. C'est une mémoire.

- **Les présentations** : au départ j'ai pratiqué les présentations à la fois de la maison, de la cour et de la classe. Ça a pu être très riche en curiosités. J'ai arrêté quand j'ai eu des classes chargées. Puis je n'ai fait que des présentations de classe. Comme je n'ai pas de moment spécifique pour parler des progrès, les présentations permettent aux enfants de montrer et voir les progrès.

- **La monnaie et le marché** : Je les ai mis en place ces deux dernières années car je ressentais le besoin de motiver les enfants à terminer leur tâche, à moins papillonner, à faire réellement leur métier, à assumer une responsabilité choisie. La monnaie me permettait d'utiliser les amendes en cas de non respect des règles. J'ai été satisfaite de cette expérience. Durant les marchés, il y a eu beaucoup d'investissement et de plaisir de la part des enfants, de l'autonomie, des compétences mathématiques mises en œuvre.

Cependant cela me prenait du temps et de l'énergie, certainement parce que j'avais à cette époque des classes de 29 élèves.

Je serais prête à renouveler l'expérience avec des MS-GS mais cette année, avec seulement des PS-MS, je ne réussis pas à le concevoir.

- **Les échanges du mercredi sur un album** : c'est "l'histoire de la semaine". Je l'ai lu plusieurs fois les jours précédants ce moment collectif. Je prends en note les paroles échangées et chacun possède le compte rendu en mémoire sur son Cahier des histoires, accompagné d'un dessin avec des légendes personnelles.

- **Les boutiques** : une institution que j'ai plusieurs fois expérimentée et souvent abandonnée. Je me suis rendue compte que ma façon de les organiser était trop compliquée et lourde. Après avoir échangé avec Sophie Neyssensas et Christelle Baron j' imagine mieux un fonctionnement simplifié et je retrouve le désir de les remettre en place.

- **Les équipes et le sociogramme** : je n'avais jamais entendu parler de ce fonctionnement. Auparavant je constituais moi-même des groupes de niveau, fixes. Cela permet de multiplier les échanges, l'entraide entre enfants. Avec les MS GS, je changeais environ 3 fois les équipes dans l'année. Par contre, je ne mélange pas les âges dans les équipes. J'aimerais pouvoir le faire, pour qu'il se crée des transmissions de petit à grand, de grand à petit. Ce qui m'en empêche encore est que je conçois des apprentissages cloisonnés par niveaux.

- **Les ceintures de comportement** : j'aimerais beaucoup en construire car ça me manque... C'est ce que j'aimerais prochainement mettre en place. Ce qui me semble difficile, c'est la mise en relation des devoirs et des droits et la graduation des devoirs.

- **Les ceintures d'apprentissages** : Je n'en ai jamais mis en place certainement car je me sens plus à l'aise dans la façon de proposer des activités que j'ai construite depuis mon début de carrière.

Janvier cette année

Voici où j'en suis aujourd'hui avec ma classe de 15 petits et 9 moyens, sans aucun élève de l'année dernière :

- **Les métiers, le Conseil** : les métiers ont été la première institution proposée pour les 9 moyens. En même temps s'y est associé le Conseil des métiers, pour que les choix de métiers se fasse progressivement et qu'ils restent en mémoire de tous.

Assez rapidement, le Conseil a commencé à élaborer des règles de vie.

Le Conseil a lieu l'après midi, les enfants de petite section n'y assistent pas. C'est quelque chose que je voudrais faire évoluer. Je prévois aussi de donner le rôle à un enfant de rappeler les décisions du conseil chaque matin. Le Conseil n'a toujours pas lieu régulièrement, il est souvent remplacé par d'autres "priorités" et c'est aussi un point qui me dérange. Mais je sens aussi que je peux maintenant aborder d'autres rubriques que celle des métiers : félicitations, progrès, critiques, projets. Je sens les enfants prêts à avancer dans ce sens à cette période de l'année.

- **Les présentations** : j'ai prévu deux temps dans l'emploi du temps pour que les enfants viennent présenter leurs réalisations. Au départ, je les prenais simplement en photo avec leurs réalisations, photo que j'affichais simplement ensuite au tableau. Maintenant, certains enfants sont volontaires pour venir présenter.

- **Les boutiques** : j'ai voulu les instaurer au mois d'octobre, mais je les ai vite abandonnées. J'avais alors incité deux enfants à montrer une technique à d'autres, sous forme d'atelier qu'ils auraient à animer. L'une devait montrer comment elle réussissait à tracer des ronds et l'autre comment colorier des grains de raisin. Beaucoup de leurs camarades étaient volontaires pour participer à leur atelier mais les responsables de la boutique n'ont pas voulu y consacrer tout le temps nécessaire pour répondre à chacun. Après cela, j'ai aussi abandonné ce dispositif.

Mais il y a quelques jours, lors de la préparation de cette journée avec Christelle Baron et Sophie Neyssensas, je me suis rendue compte que les boutiques pouvaient prendre une autre forme, plus propice aux échanges, en petit groupe de deux ou trois enfants seulement et que cela était sans doute favorable à une meilleure implication, et je retrouve le désir de reprendre les boutiques, autrement.

C'est un exemple qui me montre l'importance pour moi de participer aux journées PI.

- **La monnaie** : après les échanges que j'ai eu avec Christelle et Sophie, j'ai l'intention d'instaurer la monnaie pour payer les métiers, peut être aussi les présentations. Je ne prévois pas encore de payer le travail.

- **La correspondance** : nous avons écrit des lettres collectives et avons commencé la correspondance individuelle..

- **Les échanges du mercredi** sur une histoire se poursuivent aussi cette année
Par contre, je n'ai pas encore démarré le cahier de vie collectif.

Pour moi, la PI est un cheminement pour le bien des enfants, pour que l'école ait un sens pour eux, qu'ils puissent s'y exprimer, échanger, apprendre ensemble et grandir. Un cheminement que je désire mener mais qui engendre beaucoup de réflexion chez moi.

Alors, même si je me sens souvent empêchée, même si j'ai mis en place peu de choses par rapport à ce que je voudrais, je continue. Pour continuer, je me nourris des expériences relatées et des discussions lors des journées de rencontre PI.

Monique Latour

Janvier 2018

Toutes
premières
présentations...



La mise au point et l'enrichissement d'un texte choisi en maternelle

Il y a deux ans, aux rencontres de La Borde, j'ai assisté à la présentation de Florence Joubert sur la façon dont elle procédait, avec ses élèves de maternelle, pour enrichir le texte choisi.

J'ai été surprise par la longueur et la qualité des textes finaux. J'ai donc repris sa démarche dans ma classe de moyenne et grande section et j'ai eu grand plaisir à constater la facilité de cette mise en œuvre ainsi que l'intérêt qu'elle suscite chez tous. Je pense que cette activité contribue également à développer l'attention fine de chacun à l'autre, grâce à la précision des détails sans cesse sollicitée lors de la séance de mise au point.

En voici les différentes étapes :

Le choix du texte : ceux qui le souhaitent, présentent leur texte à la classe ; c'est à dire qu'ils essaient de le lire en le racontant. C'est en général un texte court issu de la dictée à l'adulte. Puis chaque enfant dépose un cube sur l'histoire qu'il a préférée, le texte choisi est celui qui a le plus de cubes.

Mise au point et enrichissement du texte : je demande d'abord si c'est une histoire vraie ou imaginaire, puis les enfants posent des questions à l'auteur qui y répond et, à chaque fois, je demande s'il veut qu'on l'ajoute à l'histoire. Si c'est oui, je demande comment on pourrait le dire, ceux qui le souhaitent (y compris l'auteur) proposent et à chaque fois, je demande à l'auteur s'il accepte la proposition. Je relis le texte à chaque ajout. Moi-même, je peux demander des précisions.

Recherche du titre : lorsque le texte semble abouti, les enfants cherchent un titre, lui aussi validé par l'auteur.

Saisie et illustration du texte : le texte est saisi, en entier ou en partie, par l'auteur, puis illustré par celui-ci.

Chaque enfant reçoit ce texte final dans son cahier de vie. Il rejoint également les autres textes choisis dans un cahier qui leur est réservé et que nous échangeons

avec nos correspondants. Lorsque nos correspondants nous retournent ce cahier, nous découvrons les remarques qu'ils ont faites, ainsi qu'un nouveau texte de leur part, que nous commenterons à notre tour.

Exemple du premier texte choisi :

Pendant les vacances, je suis allé à la plage.

Le texte après la mise au point :

Les vacances

Pendant les vacances, je suis allé à la plage. J'étais avec ma sœur et ma maman. J'ai vu Fort Boyard. C'est ma maman qui l'a vu en sortant de l'eau et qui me l'a montré.

J'ai aussi ramassé des moules mais je les ai remises par terre parce qu'il y avait des algues mouillées. Ce qui est amusant, c'est que j'avais mis les moules dans un moule en forme de crabe ! C'est Emilie, la copine de maman, qui m'avait prêté le moule et je lui ai rendu.

Un autre jour, je suis allé à la piscine avec maman et sa copine. On a pris la voiture de la copine de maman et en revenant à la maison, j'ai fait la sieste.

Histoire vraie écrite par Ayvann Dumont

et enrichie avec la classe

Christelle Baron

Cognac, février 2018

Lisaline, trop souvent absente

Premières semaines de septembre, une nouvelle année scolaire débute dans ma classe de CE1-CE2. Comme tous ses camarades venant du CP, Lisaline a passé ses premiers brevets. Je note dans son cahier des progrès que c'est une élève appliquée qui a des bases tout à fait correctes. Elle semble à l'aise dans les apprentissages et rentre rapidement dans les différentes institutions de la classe. Elle ne tarde pas à avoir un premier métier : écrire au tableau la date en chiffres. Elle n'hésite pas à prendre la parole au quoi de neuf pour poser des questions aux autres. Un thème revient souvent dans ses textes libres comme dans ses quoi de neuf : les portées à répétition de chatons, dans la généalogie desquels on se perd : les uns donnés, les autres gardés, certains disparus mystérieusement, d'autres tués par son père. Parfois ces chatons l'embarrassent. Selon ses propres dires, elle « *les trouve trop collants et ils font trop de bêtises.* » D'autres fois, elle nous fait part de sa tristesse lorsque l'un d'eux disparaît.

Lisaline est assez grande de taille pour ses 7 ans. Elle arrive à l'école parfois habillée de façon fantaisiste : très couverte, portant des bottes fourrées certains jours d'été, et souvent vêtue légèrement les jours d'hiver. Il n'est pas rare qu'elle porte ostensiblement deux chaussettes, voire deux chaussures différentes. Ses longs cheveux bruns sont négligés, et pas toujours très propres. Par moments, assise à sa place ou debout, elle semble tressaillir d'inquiétude et se tord les mains.

Le 3 septembre, Lisaline écrit un premier texte libre :

La nouvelle classe

histoire imaginaire

Il était une fois une petite fille qui avait déménagé. Elle avait une autre école et une nouvelle classe de CM1-CM2. La petite avait peur de sa nouvelle classe de CM1-CM2. Alors elle a décidé de ne pas aller à l'école. Mais la petite fille avait entendu une voix. Elle ressemblait à ça : « Il faut aller à l'école. » Depuis elle alla à l'école.

Fin

Lisaline 7 ans

Quinze jours plus tard, elle écrit :

Le nuage

C'était un nuage qui avait peur de devenir un adulte. Il voyait un autre nuage qui lui disait qu'on avait son temps. Mais il n'était toujours pas rassuré et il allait jouer aux jeux des manèges.

Lisaline écrit par la suite de nombreuses et longues histoires qu'elle présente régulièrement et avec succès au choix de textes. Ce sont la plupart du temps des histoires imaginaires avec souvent des éléments de merveilleux.

C'est également une dessinatrice talentueuse dont les illustrations sont choisies pour notre journal trimestriel. En entrant dans l'école le matin, elle lance un « bonjour ! » sonore et souriant.

Mais Lisaline est absente, trop souvent. Les mots d'absence que m'adressent ses parents à son retour font état de motifs qui alternent entre de la fatigue, des douleurs diffuses, un début de gastro-entérite ou un rhume. Ils sont parfois doublés d'un certificat médical. Lors des années précédentes, le manque d'assiduité de Lisaline avait été souligné par mes collègues, sans guère d'effet.

En décembre, elle demande au conseil à passer de la ceinture jaune à la ceinture orange en comportement. Les camarades de Lisaline lui font remarquer que rien ne s'y opposerait si elle était plus présente en classe. Après discussion, elle maintient sa demande et le conseil lui accorde tout de même la possibilité d'essayer la ceinture orange.

Bien présente durant les quinze jours qui suivent, elle s'inscrit donc au conseil lorsque son essai arrive à terme. De l'avis de tous, il a été concluant. Pourtant, Lisaline demande, à la surprise générale, de rester ceinture jaune en comportement. Quand Lya qui préside le conseil ce jour-là lui demande quelles sont les raisons de sa décision, elle nous dit que la ceinture orange est trop dure à porter pour elle. Le conseil respecte son choix. Elle reste donc ceinture jaune. Et je me demande si être présente tous les jours en classe, ce n'est pas trop dur pour elle.

Ses périodes d'absences à répétition reprennent dès le mois de janvier. Lisaline perd le fil de la classe, son travail s'en ressent nettement et elle ne progresse plus.

Ses absences jettent également un certain trouble. Habituellement, en début de matinée, nous prenons le temps de dire si quelqu'un est absent et si on a de ses nouvelles. Lorsque Lisaline est absente, nous « oublions » parfois de le signaler et, sans la vigilance du métier cahier

d'appel, ses absences, tant elles sont fréquentes, pourraient passer inaperçues. D'autres fois, des élèves la signalent de retour en classe... alors qu'elle était bien présente la veille.

Les métiers remplaçants, quant à eux, sont toujours sur le qui-vive pour prendre en charge au pied levé les métiers de Lisaline quand elle n'est pas là. Tout ça lui sera dit par ses camarades et moi-même lors d'un conseil. Nous décidons alors qu'au vu de ses absences trop fréquentes, elle sera ceinture dorée. Même si elle a déjà vu d'autres élèves ceinture dorée pour une période, je lui explique bien tout de même qu'il ne s'agit pas d'une punition mais que ses absences créent une certaine inquiétude et de la désorganisation dans la classe, et de fait lui donnent une place à part. À ce titre, deux de ses métiers, les punaises du tableau des progrès et la grille du bureau du choix de textes sont suspendus. La ceinture dorée peut, lui permettre peut-être de marquer sa place faite d'alternances de présences et d'absences. Elle lui donne ainsi « *une place à part tout en lui permettant de prendre part* » à la classe. Quand je lui demande ce qu'elle en pense, Lisaline ne répond pas grand-chose, si ce n'est, d'une petite voix, que oui, elle veut bien être ceinture dorée. Je lui propose qu'elle garde cependant son métier date en chiffres, ce qu'elle accepte. J'ai l'impression que quelque chose dans ce métier pourrait lui permettre de faire lien les jours où elle est présente.

Lors d'une réunion avec le groupe ChamPIgnon de Béziers, je fais le point sur Lisaline. La discussion me permet d'y voir un peu plus clair.

Je propose une rencontre à ses parents. Je connais bien ce couple, un peu à l'écart des autres familles. Je les revois amenant leurs enfants il y a quelques années à l'école maternelle, la mère, pourtant française, leur parlant sans cesse en anglais. Leur fille cadette, Maya, est inscrite cette année en CM2 dans l'école. Le fils aîné, Andy, a été dans ma classe il y a quelques années. Andy avait alors évoqué au quoi de neuf son frère jumeau, Louis, mort à un an. Quand les parents m'avaient spontanément parlé de cet épisode de leur histoire familiale, ce fut en des termes presque anodins, comme d'une vieille histoire dont ils auraient parlé avec leurs enfants et qui serait réglée, archivée. Comme pour l'évacuer peut-être... Lisaline est la plus jeune de la fratrie et à plusieurs reprises, en échos aux propos de ses camarades pendant la boîte à questions ou au quoi de neuf, elle a évoqué, elle aussi, ce frère qu'elle n'a jamais connu. « *Moi, j'ai un frère qui est mort avant que je sois née.* »

Andy, lui-même était fréquemment absent, absences également justifiées systématiquement par ses parents. Lorsqu'à l'époque j'insistais auprès d'eux pour que leur fils soit plus assidu, la mère me rétorquait : « *Ce n'est pas bien grave de rater l'école* », et ce, malgré l'obligation

scolaire que je lui rappelais. Évoquant les années où, étudiante, elle avait vécu aux États-Unis, elle ne manquait pas de remettre en cause le système éducatif français, me faisant comprendre qu'elle laissait le libre-choix à ses enfants d'aller ou pas à l'école.

Mais ce jour-là, je reçois des parents dont le discours s'est un peu nuancé. À force d'absences, Andy a vraiment *raté* l'école. Il « végète » en 4^{ème} où il se fait fréquemment renvoyer de cours. Le père m'indique qu'il est très inquiet car ils ont beaucoup de mal à ce que Lisaline quitte la maison pour se rendre en classe. Ce sont des pleurs et des cris alors que dès qu'elle entre dans l'enceinte de l'école, tout se passe bien, comme si de rien n'était.

Je leur rappelle le pli qu'ils ont peut-être donné à leurs enfants en acceptant des années durant leurs décisions de venir ou pas en classe, et qu'il est sans doute difficile pour Lisaline de renoncer à ce droit. Ils me disent qu'ils ne savent pas comment faire pour qu'elle vienne sans rechigner. J'entends la détresse de ces parents. Il me semble qu'ils ont besoin d'une aide extérieure et je leur suggère de rencontrer, dans un premier temps, le psychologue scolaire. Malheureusement, celui-ci ne pourra leur être d'aucun secours puisqu'il est en arrêt maladie. Je leur demande également de ne plus cautionner ces absences par un motif pseudo-médical mais bien d'écrire, lorsque c'est le cas, « *Lisaline n'a pas voulu venir à l'école* ». J'ai l'impression que ça peut peut-être les aider à voir la réalité. Au bout de trois nouvelles absences, les parents se résolvent à écrire ce motif sur un message.

Lorsque Lisaline revient à l'école après une absence, elle a l'air vraiment embêtée mais retrouve rapidement ses copines. Quand je lui en parle, elle ne sait trop quoi dire, si ce n'est que quand elle ne vient pas en classe, elle reste chez elle, parfois avec sa sœur, qui elle aussi s'absente, ou avec son frère, voire avec un de ses parents, mais il lui arrive de rester seule. Elle n'explique pas ses absences mais ne cherche pas à cacher que ces jours-là, elle ne veut pas aller à l'école. Mais est-ce réellement le « vrai » motif ? Je me demande ce qui la retient chez elle et l'empêche de venir à l'école alors que dès qu'elle entre dans la cour, elle va jouer, ravie, avec ses copines, puis participe à la classe.

Nous reparlons en réunion de chefs d'équipe et au conseil des absences de Lisaline. Mathias, son chef d'équipe, la critique et lui dit qu'elle manque à la classe : « *Nous avons besoin de toi dans la classe pour le journal mais aussi pour la correspondance scolaire, pour les lettres collectives.* »

Les métiers remplaçants lui rappellent qu'ils assurent l'intérim de deux de ses métiers quotidiennement depuis qu'elle est ceinture dorée. Même si elle semble un peu bousculée par ces interventions, Lisaline ne réagit pas. Après discussion, nous décidons que chaque jour où elle sera présente, elle sera payée 50 centimes d'écu, et que par contre, lorsqu'elle sera absente, c'est elle qui, à son retour, paiera 50 centimes à la banque de la classe.

Les absences de Lisaline s'espacent et, dans les semaines qui suivent, elle est présente chaque jour. Puis elle ne réclamera bientôt plus d'écus pour sa présence. Au cours d'un nouveau conseil, elle demande à quitter la ceinture dorée pour retrouver sa ceinture jaune en comportement, ce qui lui est accordé. Elle fait à nouveau ses deux autres métiers.

Lisaline reprend place. Elle retrouve le fil de la classe et revient dans les apprentissages. Elle progresse et change de ceinture en lecture, en français et en numération-opérations. Elle produit un petit texte pour la rubrique « vie de la classe » du dernier journal de l'année où, évoquant les changements pour la prochaine rentrée scolaire, elle écrit : « *Moi, je suis contente parce qu'il y aura une sixième classe et parce que je vais passer en CE2 et rester dans cette classe.* » Nous sommes bien loin des craintes évoquées dans son premier texte.

Cependant, dans les derniers jours, comme deux autres élèves, elle quitte la classe mais sans nous prévenir. Nous mettons ses affaires de côté pour l'an prochain.



À la rentrée, Lisaline est maintenant inscrite en CE2. Au premier quoi de neuf, elle nous raconte qu'à son retour de vacances, un de ses chatons était mort et qu'un autre avait disparu. Dans d'autres quoi de neuf, elle nous racontera ce qui arrive à de nouvelles portées de chatons.

Elle n'est désormais que rarement absente. En novembre, le psychologue scolaire qui est de retour reprend contact avec ses parents. Après trois séances avec Lisaline, où elle constate qu'elle « *déborde d'imagination* », elle leur conseillera de consulter un pédopsychiatre.

Durant ces premiers mois de classe, je me demande tout de même ce qui l'empêche d'avancer dans ses ceintures d'apprentissage, alors qu'on pourrait dire que c'est une élève très « scolaire » qui produit toujours beaucoup de textes. L'un d'eux sera le second texte choisi de l'année.

Nina veut être une adulte

Histoire imaginaire

C'était une fille qui avait neuf ans, elle s'appelait Nina. Elle voulait être la plus grande de sa famille. Elle voulait être comme sa mère.

Un jour, elle se maquilla, se coiffa, se mit du vernis, mit des chaussures à talons et des bijoux. Sa mère l'accompagna à l'arrêt de bus. Avant qu'elle parte, Nina avait mis le manteau et pris le sac à main de sa mère.

Ses copines dirent : « On dirait que tu es une adulte.

- Ouais, répondit Nina.

- C'est affreux ! s'écrièrent ses copines.

- Ah. » dit Nina.

Une fois dans l'école, la maîtresse arriva :

« Qu'est-ce que c'est que tout ce cirque ? J'ai compris. Nina, punie.

- Nul. » murmura la petite fille.

Un autre jour, Nina voulut être comme son père. Elle mit du gel dans ses cheveux et se fit une crête. Elle se mit des lunettes de vue et de grosses bagues comme son père.

Il l'accompagna à la salle de gymnastique.

Ses copines lui dirent : « On dirait que tu es une adulte.

- Trop cool, répondit Nina.

- C'est horrible ! s'écrièrent ses copines.

- Peut-être. » dit Nina.

Alors Nina réalisa que grandir naturellement, c'était mieux.

Fin

Quand on lui demande qui elle voudrait être dans l'histoire, Lisaline nous dit : « *le père.* » Elle rajoute qu'elle « *en en marre d'avoir moins de choses permises que les adultes.* » Dans ce texte, Nina est limitée par la maîtresse « *qui a tout compris* » et par ses copines qui la ramènent à la réalité.

Dans un texte suivant, elle raconte l'histoire d'un garçon qui débordait d'imagination, aux prises avec une maison hantée. Un fantôme vient le sauver : c'est le fantôme de Max, un ami mort depuis longtemps.

Elle fait aussi de nombreux dessins, souvent dans le style manga. L'un d'entre eux m'interroge cependant : le dessin de sa famille sur lequel elle représente le frère aîné mort, Louis, en train de jouer au ballon avec son jumeau vivant, Andy. Elle se dessine entre ce frère mort, Louis, et sa sœur aînée, Maya.

Je m'étonne également de ce que Lisaline semble s'accommoder de rester ceinture jaune en comportement alors qu'elle participe pleinement à notre classe. Elle fait bien ses métiers, continue à proposer des illustrations et participe aux ateliers imprimerie comme au brochage du journal.

Mais lorsque Clara, sa nouvelle chef d'équipe, lui suggère en février de demander la ceinture orange, elle s'y refuse. Elle semble cramponnée à sa ceinture jaune. Nous en parlons à plusieurs reprises en réunion de chefs d'équipe, et malgré les encouragements et les assurances de Clara et d'autres élèves, rien ne bouge.

En février, Lisaline présente un texte au ton humoristique dans lequel le personnage principal, le présent, raconte sa vie au milieu des autres catégories grammaticales. En voici quelques passages : « *Je n'aime pas le passé car il me taquine tout le temps. Et puis il me perturbe. (...) Je n'aime pas le futur car il ne fait que me dire qu'il a plus de pouvoir que moi. Et puis j'ai peur du futur car je ne sais jamais ce qu'il me réserve. (...) Le passé et le futur, c'est la même chose.* »

Début mars, après quelques absences dont le motif me semble douteux, je demande une nouvelle entrevue aux parents.

La mère vient seule. Elle reconnaît qu'à nouveau elle a cédé à sa fille qui refusait d'aller à l'école. « *Lisaline, dit-elle, a fait une crise pour ne pas venir en classe et je ne suis pas arrivée à la convaincre d'y aller.* » Je lui dis que cette attitude, si elle n'est pas rare lors des premières semaines de classe en maternelle, est par contre surprenante pour une enfant de bientôt 9 ans. Elle me répond qu'elle sait bien que la façon dont elle a élevé ses enfants dans le libre-choix de se rendre ou pas à l'école n'a pas été sans incidence. Mais cependant, elle pense que Lisaline a peut-être besoin de ces pauses pour pouvoir supporter les jours de classe, même si tout se passe bien à l'école pour elle.

Je lui rappelle alors que dans la classe existe une institution qui permet à chaque enfant de se mettre en repos. Si c'est pour un petit moment, nous avons une table de repos qui est en bordure de la classe, près de la fenêtre. Et si le besoin de repos est plus important, l'enfant peut demander sa ceinture dorée.

Quand j'évoque le pédopsychiatre qui avait été conseillé, la mère me dit qu'après deux séances celui-ci aurait jugé qu'il n'était pas nécessaire de poursuivre.

Je reviens aussi sur la ceinture jaune de comportement d'où Lisaline ne semble pas vouloir sortir. Sa mère me dit qu'après tout si elle veut rester petite, elle en a bien le droit et qu'elle, ça ne la dérange pas si sa fille veut rester petite encore un moment. C'est une période agréable dont elle ne voudrait pas la priver. « *Elle grandira bien assez vite.* » Elle m'indique aussi qu'elle a du mal à réaliser que dans deux ans Lisaline s'apprêtera à entrer au collège. Je lui dis alors qu'elle peut difficilement lui demander qu'elle ait une attitude de grande qui accepte de quitter la maison pour se rendre à l'école, tout en lui concédant de conserver un statut de petite dans la classe.

« *Pour aider votre fille, Madame, je crois qu'il faut que vous l'autorisiez à grandir.*

- *Je sais bien, mais ce n'est pas facile,* me répond-elle.

- *Je comprends bien que ce ne soit pas facile pour vous.* » lui dis-je.

J'apprendrai que, suite à notre entretien, le père de Lisaline a modifié ses horaires de travail pour pouvoir désormais être présent lorsque sa fille part à l'école.

Dans la semaine qui suit, je propose à Lisaline d'essayer de diriger une équipe de pochoirs des ateliers du journal. Lui confier cette responsabilité alors qu'elle n'est pas chef d'équipe, c'est une façon de tenter de faire bouger un peu l'image que Lisaline a d'elle-même. Pour la première fois, elle accepte, un peu émue. Au bilan de la journée, elle dit qu'elle s'est régalée de diriger l'équipe.

A la mi-mars, Emeline, une co-équipière très copine avec Lisaline, préside ce jour-là, la boîte à questions qui a lieu chaque mercredi. Comme moi, elle a peut-être reconnu l'écriture de Lisaline sur une question anonyme qu'elle choisit : « *Pourquoi on est obligé de mourir ?* » Ce n'est pas la première fois que ce thème est abordé depuis l'an dernier dans la classe. Plusieurs élèves donnent leur avis. « *Comme on naît, ça fait partie de la vie, on doit forcément mourir.* » « *Ça arrive à tout le monde sinon on serait immortel et il y aurait trop de monde sur Terre.* » « *On meurt de vieillesse.* » Lisaline intervient : « *Oui, mais on ne meurt pas que de vieillesse.* » Ce à quoi Logan répond : « *Moi, mon frère jumeau, il est mort avant de naître.* »

A la fin du mois de mars, Lisaline demande et obtient au conseil sa ceinture orange en comportement à l'essai. Quinze jours après, c'est à l'unanimité qu'il est validé.

Lisaline continue à progresser dans la classe, réussissant régulièrement de nouvelles ceintures d'apprentissages qu'elle demande à passer. Elle assure également le secrétariat lors d'une séance du conseil.

Nous sommes fin avril. Comment soupçonner tout le chemin qu'a parcouru cette élève désormais travailleuse et appliquée ? On pourrait presque penser qu'il s'agit d'une élève sans histoires.

On pourrait penser que tout est réglé pour Lisaline... Et pourtant

Début mai. Nous commençons à organiser la rencontre avec nos correspondants qui aura lieu le 9 juin. Elle rapporte sans tarder l'autorisation signée par ses parents. Elle semble avoir hâte de rencontrer, comme l'année dernière, sa nouvelle correspondante, Amélia, avec qui elle a échangé plusieurs lettres individuelles.

Le jeudi 2 juin, au quoi de neuf, Lisaline nous parle à nouveau de ses chatons. « *Il n'en reste plus qu'un qui ne fait que des bêtises*, nous dit-elle. *Les autres sont partis mais ils ont dû se faire attraper.* »

Vendredi, Lisaline est absente. Lundi, elle est encore absente. Je demande à la directrice d'appeler la famille. Personne ne répond. La directrice laisse un message sur le répondeur en demandant courtoisement de rappeler l'école. La famille ne donne pas suite.

Une des ATSEM me signale qu'il y a peu, un matin, elle a surpris Lisaline cachée derrière un arbre non loin de l'école, alors qu'elle avait été déposée par son père pour se rendre à la garderie. Sur les injonctions de cette employée, la fillette est rentrée à l'école.

Dans les jours qui suivent, Lisaline est toujours absente et nous sommes sans nouvelles d'elle. Aucun élève ne l'a croisée dans le village. Le téléphone de l'école étant en panne, à ma demande, la secrétaire de mairie appelle les parents de la part de l'école. C'est le père qui répond, mécontent, en disant que Lisaline va bien et que son absence ne regarde pas la mairie.

Jeudi 9 juin, la rencontre avec nos correspondants d'Ardèche a lieu au Pont du Gard, à mi-chemin entre nos deux écoles. Contrairement à ce que plusieurs élèves et moi-même espérions, Lisaline n'est pas là. J'en avertis le responsable de la classe des correspondants. Amélia, sa correspondante, a été prévenue mais cela n'atténuera que peu sa déception.

L'absence de Lisaline perdure. Je demande alors de convoquer une réunion de l'équipe éducative. Même si la fin de l'année approche et que les plannings des uns et des autres sont déjà bien chargés, il me semble important de tenter quelque chose, ne serait-ce que pour borner, agraffer. Une convocation est envoyée aux parents par voie postale.

Le mercredi qui précède cette réunion, le 15 juin à midi, à la fin des cours, la mère vient à ma rencontre au portail de l'école pour me dire qu'elle a égaré l'accusé de réception de la convocation mais qu'elle sera bien présente à la réunion. Visiblement, elle ne cherche pas à m'en dire plus et repart aussitôt. Volontairement, je ne l'ai pas interpellée à propos de l'absence de Lisaline et je lui dis seulement : « *Entendu, à lundi.* » alors qu'elle s'éloigne déjà.

Contrairement à ce que j'escomptais, Lisaline ne revient pas en classe le lendemain, ni dans les jours qui suivent.

Le lundi 20 juin, elle est toujours absente. La réunion de l'équipe éducative a lieu à 12h30. La directrice de l'école, le psychologue scolaire et la mère me rejoignent dans la classe. En s'installant, cette dernière affiche, comme souvent, un sourire crispé, voire une certaine hilarité. Je rappelle notre dernier entretien de mars et nos précédentes rencontres, les deux premiers trimestres où Lisaline était bien présente en classe et le fait qu'elle se soit cachée en dehors de l'école. Je m'interroge sur ce qui semble l'empêcher de quitter la maison, comme si elle ne s'en sentait pas autorisée. Je dis également que nous n'avons eu aucune information des parents pour toute cette dernière longue absence. Et qu'au vu des discussions que nous avons eues ensemble précédemment, cette situation ne doit pas être facile pour les parents. Pour autant, ils ne peuvent pas rester seuls avec ça.

La mère évoque alors un harcèlement subi par la grande sœur au collège qui l'aurait contrainte à rester à la maison, donnant ainsi le « *mauvais exemple* » à Lisaline. Puis elle a du mal à retenir son émotion et ses larmes. Elle nous dit qu'elle a baissé les bras, comme son mari. Lisaline fait semblant de ne pas se réveiller, s'enferme dans les toilettes ou dans la salle de bain pour ne pas aller en classe. Elle nous dit également qu'elle est en train de préparer le concours de professeur des écoles, ce qui lui prend beaucoup d'énergie et de temps. Qu'elle s'est demandée si elle n'allait finalement pas faire cours à la maison pour Lisaline, même si elle sait bien que ce n'est pas une bonne solution. Elle craint que nous signalions les absences de sa fille auprès de l'administration. Je lui dis que si telle était mon intention, il y a belle lurette que je l'aurais fait. Cependant un tel signalement aurait eu du mal à aboutir puisque toutes les absences donnaient lieu à des justificatifs, qui plus est souvent doublés d'un

certificat médical. Le psychologue scolaire lui rappelle qu'effectivement il y a une obligation d'assiduité scolaire mais qu'un travail est mené dans la classe depuis l'an dernier pour que Lisaline y trouve pleinement sa place.

Je redis à sa mère qu'elle a tout notre soutien mais qu'il est important de mettre le holà à cette situation. Que si Lisaline ne veut pas s'habiller pour venir à l'école, ses parents peuvent lui dirent qu'ils l'amèneront en pyjama. Il reste 15 jours de classe, et il est primordial de faire sauter ce blocage, de décoincer la situation et que Lisaline vienne dès le lendemain en classe et ce, jusqu'au dernier jour. Elle nous dit qu'elle n'y croit pas trop mais qu'elle va tenter le tout pour le tout. Puis elle nous quitte en nous remerciant.

Le lendemain, mardi 21 juin, je vois Lisaline à la garderie dès 8h. Elle fait la tête mais elle est là. A 9h, dans la classe, au moment de la présentation de la journée, je lui souhaite la bienvenue en lui disant que c'est bien qu'elle soit de retour. Mais qu'au vu de sa longue absence, elle est ceinture dorée. Nous en reparlerons au conseil. Elle m'apporte ensuite un message rédigé par le père qui a visiblement perdu le compte des jours d'absence : « *Depuis ces deux dernières semaines, Lisaline n'est pas venue à l'école car elle ne le voulait pas. Elle faisait des crises d'angoisse à l'idée d'aller à l'école. Cordialement.* »

Lucia qui avait pris sous son aile Amélia, la correspondante de Lisaline, lors de la rencontre, lui remet son cadeau : un éventail qu'Amélia a fabriqué et orné de cœurs. Lisaline ne le quitte plus des mains, s'en éventant à longueur de temps dans la classe (même durant les derniers ateliers du journal) comme dans la cour. Au conseil, alors que la correspondance scolaire est déjà close, nous décidons que Lisaline enverra une dernière lettre à Amélia. Elle est tout à fait d'accord. Elle lui écrit une belle lettre dans laquelle, en des propos rassurants, elle la remercie pour son cadeau et regrette son absence lors de la rencontre.

Lisaline sera présente jusqu'au dernier jour de l'année, reprenant pied peu à peu dans la classe, se réappropriant petit à petit ses métiers.

Au quoi de neuf, avec Emeline, elle raconte la soirée où elles ont fêté, chez Lisaline, leur premier anniversaire de « sœurs de cœur », en soufflant une bougie sur une pizza. C'est la première fois qu'elle parle d'une copine venue chez elle. Au quoi de neuf suivant, elle raconte un week-end qu'elles ont passé ensemble en compagnie du père de Lisaline. Au dernier quoi de neuf de l'année, elle parle de sa visite du site internet d'un personnage d'une série de manga, *Fairy Tail*, dont elle attend avec impatience la sortie du 53^{ème} numéro pour septembre.

Lors de la fête de l'école, elle vient me voir avec son père pour m'offrir deux paquets de thé. Son père me remercie pour toute l'aide apportée à Lisaline.

Au dernier conseil, le mardi 5 juillet, elle demande à enlever la ceinture dorée et à retrouver sa ceinture orange en comportement. Après discussion, cela lui est accordé. Émue, (c'est la seule fois en deux ans qu'elle pleure) elle remerciera ensuite Emeline pour son aide et son soutien tout au long de cette année.

L'an prochain, Lisaline sera inscrite en CM1, dans une autre classe.

Richard Lopez

Octobre 2017

Laffitte, R. et groupe VPI. (2006). *Essais de pédagogie institutionnelle*. Nîmes : Champ social.
Yalom, I. (2015). *Le problème Spinoza*. Paris : LGF.

Moments de la Pédagogie Institutionnelle

Quand en 1981, le groupe de travail Genèse de la Coopérative invite Fernand Oury à une rencontre et ensuite à participer à ses travaux, il est seul. La PI est surtout pratiquée dans les classes de perfectionnement. (1)

Genèse de la Coopérative a deux ambitions, faire des stages de formation à la PI et publier des monographies travaillées dans le groupe.

Les premiers stages visaient un public d'enseignants censés connaître et pratiquer les Techniques Freinet. Très vite, il s'avéra que beaucoup de stagiaires en étaient loin. Les stages suivants seront modifiés dans leur structure et contenu pour, non seulement accueillir les écrits de praticiens confirmés, mais aussi ceux qui souhaitaient mettre en place dans leur classe les Techniques Freinet, journal, correspondance, rédaction d'albums, méthode naturelle de Lecture.

La PI sort des classes spécialisées pour être pratiquée dans les classes élémentaires ordinaires de campagne comme de ville. Puis dans les écoles maternelles. Et ce n'est pas une Pédagogie Institutionnelle adaptée ! Dans ces classes, un enfant de moyenne section peut être un chef d'équipe un vrai !

Les outils de la Pédagogie Freinet s'enrichissent de la présence dans les classes de la littérature accessibles aux enfants, coins lecture, bibliothèques, moments de présentation de livres, débats, apprentissage de la lecture à partir essentiellement d'albums dont la qualité dépend du contenu et du style et non de la présentation des « sons » au programme !

Des groupes de travail se forment un peu partout et des enseignants isolés pratiquent le PI dans la France entière sans être connus.

Les rencontres de La Borde rassemblent une partie d'entre eux.

Et c'est lors de ces rencontres que des universitaires, professeurs ou maîtres de conférence, exposent leur pratique de la PI à l'université ! Ils ne présentent pas une analyse de ce que font les autres ou un travail théorique, mais des monographies de leurs cours à l'université !

Nous en sommes à la PI de la maternelle à l'université ! Autre moment historique.

Reste à mon avis une autre étape à parcourir. Celle de la pratique de la PI en milieu hostile ou, comme disait Fernand Oury, anaérobie. Celui essentiellement des écoles de ville.

Une classe PI parmi de nombreuses classes en pédagogie qui ne porte pas vraiment de nom, innommable, classique, majoritaire ? Des collègues qui ignorent tout de cette façon de travailler, d'autres qui ne voudront jamais la pratiquer et une minorité qui met en place progressivement des techniques et des institutions.

Que faire alors ?

Est-il encore possible de reproduire « la classe du fou » de Fernand Oury complètement refermée sur elle-même, la conversation de René Laffitte se cantonnant au catalogue CAMIF ?

Se démener pour que tous se mettent à la PI ?

Proposer prudemment des pratiques qui seront porteuses de bien d'autres ?

Harmoniser ses pratiques avec celles de la moyenne des collègues, un peu de TF et de PI au risque de perdre cohérence et références ?

Personne d'autre que celles et ceux qui sont dans cette situation ne peut répondre. Sauf à faire des leçons de pédagogie tactique.

Curieux de cette étape, nouvelle pour certains mais bien ancienne pour d'autres, je pense aux récits de classe et d'école, de monographies de vie ou survie.

Pour essayer de répondre à cette question :

« Vous êtes le sel de la terre. Mais si le sel perd sa saveur, avec quoi la lui rendra-t-on ? Il ne sert plus qu'à être jeté dehors, et foulé aux pieds par les hommes. »

Maurice Marteau

Le 07 janvier 2018

1) Je ne parle pas ici du travail des C E P I par ignorance simplement.

Ici un texte que Patrice Eyman a présenté lors des journées de La Borde 2017, « écrit d'abord pour être dit » : un style nouveau qui le rend d'autant plus intéressant.

Pour une certaine inutilité de l'équipe soignante

À chaque fois, on dit « équipe pluridisciplinaire » pour mettre en valeur une certaine idée : la richesse issue d'une grande variété de formations différentes, qui produira, au sein de l'équipe, une certaine variété d'angles de vue, d'expertises, de savoir-faire, de savoir-être. Alors c'est chouette, puis tu te renseignes : psychiatre, psychologue, infirmier, ergothérapeute, éducateur spécialisé, aide-soignant ; ça fait différentes formations, mais c'est la même différence que la dernière fois qu'on t'en a parlé. Si bien qu'il n'y en a pas : les A.S.H (Agents de Service Hospitalier) et les fous n'en font pas partie.

Tu te renseignes et, comme tout le monde a été formé de la même manière, on dit la même chose partout.

Ce qui fait qu'il n'y a, en fin de compte, que peu d'équipes pluridisciplinaires.

Ça va vous paraître totalement fou, mais en fait, je crois qu'il n'existe qu'une seule équipe : la pluridisciplinaire, partout dans le monde.

Ça te fabrique une dépression direct, quand à chaque fois, on te parle de formations diverses, d'équipe pluridisciplinaire au lieu de parler d'untel, d'unetelle, de ce duo, de lui et de son humour, de ce qu'il peut faire avec, de la douceur de celui-ci, de la tendresse, de l'amitié, de celui-là qui est très fort en musique, de ce qu'untel a déjà fait, de l'éthique de celle-ci, et même, les drames d'une vie ça donne plus de profondeur qu'autre chose parfois, ça fabrique une écoute et une présence différentes.

Ça te fabrique une dépression, qu'on ne parle jamais de choses précieuses et rares dans un être humain. C'est quoi, ta passion, ça n'en dit pas moins que « c'est quoi, ton statut ? » Le style, c'est personnel, bien en deçà et bien plus important que quelques années de formation.

Quand je me rappelle la mienne, je me souviens que mon diplôme m'avait donné l'autorisation de travailler, préparé à obéir, exécuter, perdre mes gestes, acquérir des schémas de pensée, c'est à dire à m'insérer dans le système hospitalier, m'en défendre pour le supporter peut-être. Mais dans le fond, ce qui m'a aidé vraiment à travailler, ça ne vient presque pas de là, mais bien plutôt des gens, des collègues, des figures, qui ont partagé leur passion pour le travail, l'humanité croisée par là, l'histoire, et surtout certains fous que j'ai eu la chance de rencontrer. Plus profondément, rencontrer mes amis, avoir un enfant, lire cet auteur, écrire, chanter, être tombé amoureux, ce qui change la vie, c'est ça qui aide à vivre et travailler. Faire l'amour ça fout une patate incroyable pour aller bosser parfois et donc ça compte.

Ce qui est drôle, c'est que, presque exactement, c'est ce dont jamais on ne parlera en réunion d'équipe. Ou si on en parle, c'est à mi-voix avant que ça ne commence, que le ton ne change, que l'éclipse ne se produise : le mauvais et méchant sérieux qui dit « soyons sérieux » sans le dire mais qui s'annonce par un brusque changement d'atmosphère ; la réunion commence, avec son long ton d'apocalypse, puis tout le monde se caricature, et c'est l'homogénéité. Tout le monde retrouve sa disposition d'équipe, et s'ensuit un manque d'originalité, d'humour, où personne ou presque ne mettra en jeu ce qu'il en est de lui dans ce dont il est question, si bien que le but est de se protéger en tout premier lieu ; faire différemment est difficile, c'est souvent là que ça bute : enjeu de pouvoir, rivalité, prestance, bouc-émissaire, répétition, des tas de symptômes, l'inhibition, les empêchements, la bravade, la séduction, la perversion,

l'hystérie, les allégeances, la paranoïa, la solidarité fallacieuse, bref la réunion d'équipe au bout du rouleau, et, en même temps, au plus haut de sa forme.
Ça, c'est du quotidien.

Une question est : comment l'arrière-fond personnel, cette variété de rencontres, de puissances diverses, pour une personne donnée, peuvent encore aider, porter - être présentes - pendant la réunion, et avec le malade, là où on doit prendre soin ; la question, c'est plus comment empêcher tout d'abord la formation, puis l'hôpital, de se dissocier de soi-même ; préserver la singularité, préserver sa propre richesse pour la laisser jouer dans le travail, comment désapprendre ce qui est venu déformer. Et pas que la formation médicale ou paramédicale, pas que l'hôpital, tout compte. Ce qui continue à venir, et qui continue à avoir été là et à avoir eu lieu.

Si on me demande comment travailler dans une équipe soignante, tout le monde aura compris qu'une proposition, ça va être de faire une psychanalyse de toute urgence, très vite, ça ne prend pas plus qu'une bonne décennie et tout un tas de fric.

Lire des bouquins sur la psychodynamique du travail (de Lise Gagnard, Anne Flottes), attaquer la somme d'Homo Sacer de Giorgio Agamben, ou la Haine de la démocratie de Rancière, pour se politiser, très vite, ça ne prend pas plus d'une vie.

Puis la littérature, pour aller y voir, plein, faire de la musique, aller à la pêche, voir des films, des films documentaires dans des festivals.

Ne pas lâcher ses copains qui sont malades.

Prendre soin des morts.

Faire un enfant, un second, jouer, jouer, jouer avec et aller à la mer.

Il faut ne rien lâcher, ne pas céder sur la poésie en cours ni la pensée, penser, se souvenir, ne pas se faire bouffer et en redemander, ne pas lâcher un millimètre sur sa passion, sur ses passions.

Lire des romans, rire, inviter des copains à la maison, courir, sauter dans l'herbe, manger, suivre un crapaud au galop, ce genre de chose, sans naïveté mièvre, bref, tout ce qui est autre que l'hôpital, que le fonctionnement brutal qui vient dans le monde, qui monte, explose avec toute son obscénité et sa puissance, s'appuyer sur ses arrière-mondes et parler pour trouver des lieux de résistance dans le monde, tout de suite.

La résistance à trouver dans l'hôpital est du même ordre que celle qu'il faut déployer contre la haine brute qui vient tout uniformiser et tuer les laissés-pour-compte.

Ça ne suffit pas mais c'est un fondement.

Et comme les bonnes intentions ne servent presque à rien, il faut dire autre chose.

Ce qui me frappe avec cette histoire d'équipe pluridisciplinaire, c'est : comment faire en sorte qu'elle soit ouverte. Parce que la question des équipes soignantes, déjà dit comme ça, c'est une défense presque, pour le dire pointilleusement, contre la folie ; c'est cuit.

Une place très importante, c'est celle qui est occupée par celui qui est au-dessus dans la hiérarchie.

Comment faire pour qu'il y ait du jeu ?

Comment faire pour qu'elle soit vacante, comment faire pour reculer, pour ne pas y être, et que ce recul laisse présents beaucoup plus encore cette place, ce lieu, cette fonction ?

Il y a du savoir et du pouvoir, là-dedans, je suppose. C'est un gros enjeu, cela produit beaucoup d'effets.

Il ne s'agit pas que de la personnalité du chef – qu'il soit salaud ou bienveillant, ça ne change peut-être pas tant de choses que ça sur le plan clinique avec les malades.

Le type, tout seul devant ses plannings ; le grand chef, devant toutes les demandes, les trucs qui se passent, et il en a tellement qu'il est débordé. On peut penser : s'il est bon, il dit « débrouillez-vous, je vous fais confiance ». Et sinon, il fera tout pour que rien ne se passe, que rien n'ait lieu, pour ne pas être emmerdé. Quelque coups d'autorité et ensuite, plus de problèmes, il ne se passe plus rien. Sinon, c'est quoi, quand des choses se passent, il faut sans cesse travailler à ce qui se passe, le reprendre, reprendre le désir, la vie.

Comment peut-on penser qu'une seule tête à elle toute seule puisse assumer cette charge-là de penser, pour une autre, ce qu'elle doit faire, ce qu'il faut qu'elle fasse, ce qu'elle peut faire, là où elle doit oser faire, et ce qu'elle veut faire. Pour une personne, pour dix, pour vingt, trente ; un hôpital entier.

On dit et on pense que la hiérarchie est là pour réguler. Le « Soyons sérieux » de tout à l'heure. À mon avis, on peut dire tout à fait le contraire, que ça vient déréguler ce qui se passe là dans l'équipe en travail, et l'un sera aussi vrai que l'autre si on tombe dans le relativisme, sauf du point de vue du malade.

Si chacun peut se poser la question de son travail – se poser ses questions, les mettre en question avec ses collègues – dans une instance composée de collègues, horizontale, le travail d'organiser le travail est infiniment plus subtil.

Le lieu de décision, l'organisation, jouée par une instance dans laquelle chacun a son mot à dire, ça demande à prendre en compte la question de l'aliénation sociale, qui est partout.

Ce qui produit une organisation du travail avec une quantité de variables considérablement plus importante, et souvent même méconnue – sauf par la personne qui organise et conçoit son propre travail -, une quantité de variables bien plus importante que ne le prévoit une organisation du travail imposée par une seule tête pour tous.

Qui peut se permettre de penser qu'il peut, plus qu'un autre évaluer le travail fait ?

C'est une autre question.

Qu'est-ce qui vient faire analyseur ?

Là où je travaille, je fais partie de plusieurs équipes.

La première, c'est le secteur d'hospitalisation où je vais le matin : aider les gens à se lever, à prendre leurs traitements, s'habiller, se laver, démarrer la journée pour y entrer.

Deux autres équipes : deux équipes de pack. Il y a du packing à la Borde. Je participe pour deux personnes, ça fait deux équipes en plus.

Ensuite : je participe à un atelier d'écriture : une équipe en plus, avec le collègue et les habitués.

Ça fait quatre.

J'ai monté un atelier avec un malade, puis au bout de quelques années, l'exclusivité s'est détendue un peu, j'ai ramené une collègue : une équipe de plus.

L'année dernière, j'ai monté une autre équipe pour aller à cinquante kilomètres de la Borde, participer à un groupe de travail proposé par un psychanalyste, où personne n'allait, alors j'ai ramené des collègues, il n'y avait que des Labordiens : ça fait six équipes.

Puis j'ai monté un groupe de paroles pour une personne, un autre pensionnaire y participe.

Puis encore deux groupes de parole : ça fait neuf équipes, en ce moment.

Ça, ce sont les équipes actuelles, mais il y a les autres, celles d'avant, et les connivences demeurent quand on a travaillé longtemps avec quelqu'un ; ça produit de l'histoire.

A l'inverse de l'équipe pluridisciplinaire, il y a le travailleur pluridisciplinaire.

Bref, neuf équipes : passer d'une équipe à l'autre, un autre groupe, différent, dire une chose, ou même penser à quelque chose, dans des lieux différents, je veux dire : des entours différents, avec d'autres gens, qui pensent d'autres choses, ça fait fonction d'analyste. Si c'est le même bureau avec la même personne pour tout le monde, c'est pas pareil. Surtout si ça emmerde celui qui doit le faire. Parce qu'il ne peut pas savoir.

Et la réunion d'équipe, elle ne peut pas faire ça à elle toute seule, ce n'est pas possible. C'est indirect, toujours. Ça doit l'être, sinon c'est un cul de sac.

C'est une bonne chose que les fonctions circulent. Pourquoi les malades bougeraient, circuleraient sinon, depuis leurs secteurs d'hospitalisation ?

C'est important de pouvoir changer de secteur (il y en a cinq à la Borde, pour cent sept lits), de changer pour soi – même si tu ne le fais pas, si tu en as marre, alors tu penses : « c'est aujourd'hui que je me tire, je me barre de cette équipe ». Le simple fait de pouvoir se le dire fait de l'ailleurs, et cet ailleurs dans la tête te permet de penser. Sinon, quoi ? Tu te consumes. Changer de secteur, c'est une chose qui n'est pas banale mais qui fait partie de l'ordre du possible. Changer de secteur, c'est important pour soi et pour les autres, que les gens hospitalisés ne voient pas toujours les mêmes têtes. La permanence de l'objet, c'est important, mais on peut varier les distances, on ne veut pas produire de l'autisme dans le lieu. De secteur et de fonction : lingerie (trier, laver, accueillir celui qui vient chercher du linge), Bureau de coordination médicale (veiller aux rendez-vous médicaux en dehors de la clinique, veiller aux navettes qui conduisent et vont chercher les gens dans la ville de Blois, à trente bornes, conduites par les malades, rassembler toutes les informations médicales), commission stage (qui s'occupe des stagiaires), secrétariat du club (les architectes du club), puis l'équipe de grille (le nom donné à l'instance qui organise le travail), et les veilleurs de nuit.

Une équipe, c'est là d'où tu ne sortiras pas. C'est ton point d'ancrage obligatoire dans le boulot. Si t'as que ça et que ça te plaît pas, tant pis : c'est marche ou crève.

Si tu supportes, c'est bien.

Si tu y es si bien que ça, c'est peut-être quand même bizarre – comment t'es néfaste, alors ?

En revanche, quand il y a une cinquantaine d'ateliers et de services, les fonctions, toutes les réunions - de secteurs, médicales, ateliers, grille, réunions pack, les fonctions dont je viens de parler - ont toutes leurs réunions, les groupes de travail, réunion du club, du comité hospitalier, le comité menu, les groupes de parole, ça fait une multitude de lieux, d'atmosphères différentes, de styles différents, hé bien, là-dedans, ça te fait pas mal de possibilités de points d'ancrage pour être dans ton travail et te soutenir – quelle est ta tablature personnelle parmi toutes ces possibilités pour demeurer en travail dans ton travail, pour être dans ce que tu fais ? Si rien ne te convient, tu as l'espace, entre, pour créer quelque chose, pour trouver un point d'ancrage. C'est autre chose que : une équipe, la tienne, en frontal, tiens, prends-la, la voilà ; on dirait presque : tu viens de naître, voilà ta photo de famille, tu te la prends au visage quand tu débarques sur terre avec ton nom.

L'équipe soignante.

Jean Oury distinguait toujours la constellation d'un groupe de parole.
On dit : ta constellation, la tienne.

Ta constellation, que tu sois malade ou pas, c'est les gens qui comptent pour toi. En positif, comme en négatif. Tu as besoin de les voir, ces gens-là, d'avoir un signe d'eux, de leur faire signe, de savoir qu'ils sont quelque part.

Donc ta constellation, il n'y a que toi qui peut la dire plus ou moins précisément. Peut-être qu'il y a des gens qui en font partie et qui ne le savent pas. Peut-être quelqu'un à qui tu n'as jamais parlé, mais dont l'existence te rassure. Et si tu peux vraiment pas sentir untel, eh bien, il compte beaucoup lui aussi.

Alors quand quelqu'un va mal, on organise sa constellation. On réunit toutes les personnes qui comptent, pour qu'elles se parlent, sans la personne même, sans le malade.

Qu'est-ce qui se joue ? Difficile à dire. On peut penser qu'on rassemble la personne, si elle est dissociée, en rassemblant ses morceaux de transfert dissociés. Mais exactement, ce qui se joue ? On ne sait pas trop. Peut-être qu'il y a des tensions entre deux personnes, entre quelques personnes, tu es, et que ces tensions sont insupportables pour le malade, sans même qu'il puisse le dire, et que, du fait de la constellation réunie, la parole circulant par là, ça soigne.

Exactement ce qui se passe, on ne sait pas, mais on voit l'effet : c'est une technique qui marche.

Et un groupe de parole : eh bien, c'est le même groupe, avec le malade.

C'est une autre équipe, mais c'est également une équipe soignante, mais paritaire, avec d'autres fous ; ceux qui comptent, c'est aussi les copains.

À la Borde, il y a beaucoup, beaucoup de réunions paritaires et ça change tout.

Ça oblige à une certaine rigueur dans la parole, dans la manière de faire.

Je me souviens qu'Oury organisait un groupe en particulier, parfois.

Je ne me souviens plus du nom, mais qu'il organisait des cessions.

Il demandait à deux personnes, des anciens, avec lui, de réunir des gens. Comme ils ne se seraient pas permis de choisir pour les autres, eh bien, ils proposaient. Une dizaine de personnes en tout.

Donc, il y avait Oury, les deux personnes avec lui, puis ceux qui voulaient venir, et chacun racontait comment il en était, bon sang, arrivé à travailler en psychiatrie. Chacun racontait, et ça discutait là-dedans.

Ça, ce n'est pas une équipe, mais ça soigne les gens. C'est un site.

Je raconte tout ça pour essayer de faire sentir en quoi l'organisation du travail dans une clinique compte justement dans le soin.

Une idée de la Psychothérapie Institutionnelle, c'est soigner l'hôpital, parce que l'hôpital est malade. C'est l'idée d'Herman Simon. Il détecte trois points : l'influence néfaste de l'Hôpital, l'inactivité, et le préjugé d'irresponsabilité (du malade lui-même, en tout premier lieu).

Soigner l'hôpital revient à soigner ceux qui travaillent là. Tosquelles propose deux jambes : la psychanalyse avec Lacan, puis une réflexion sur l'aliénation sociale avec Marx.

À partir de là, j'essaie de vous dire l'importance de l'ouverture des équipes, de la fluidité, du mouvement qu'on peut y trouver, même chose pour les réunions, qui sont si importantes pour les équipes.

Un exemple d'équipe : celle du GAP. Le GAP, c'est le Groupe d'Accueil Permanent. C'est deux ou trois personnes, des malades uniquement, qui font le tour de la clinique, c'est à dire

de toutes les chambres, avec un papier répertoriant toutes les activités de la semaine. Ils frappent, ils entrent et discutent : c'est quoi tes ateliers, c'est quoi ton emploi du temps ? Il te plaît ? Est-ce que tu sais que ce truc existe ? Pourquoi tu fais rien, toi ? Etc.

Il y a la réunion de l'équipe des chauffeurs ; un ou deux moniteurs organisent la réunion, il se ramène à manger, à boire, une fois par semaine, et les chauffeurs (de la navette de toute à l'heure) se réunissent pour couvrir toutes les navettes de la semaine. Ça, c'est une équipe, il faut sentir l'équipe pour tenir le coup, dire son truc, c'est un travail éprouvant à faire, chauffeur.

Les équipes se font et se défont mais il demeure toujours un noyau sur lequel se greffent les autres qui sont pris ailleurs, dans d'autres équipes, pour que la machine tourne.

Ceux qui travaillent là, qui sont payés, sont tous moniteurs : on ne distingue pas infirmiers, psychologues, ergothérapeutes, aides-soignants, etc., de formation philosophie, ou théâtre ou autre ; et il n'y a pas d'ASH sauf une ; tout le monde balaie et nettoie les chiottes.

Et ce n'est pas une équipe dans une équipe dans une équipe, ni les soignants d'un côté, les soignés de l'autre, mais plutôt des cercles qui se forment, se déforment, se reconstituent différemment, se branchent et se débranchent, se croisent, se coupent, et toujours délimitent de nouveaux espaces, de nouveaux groupes, eux-mêmes entrecoupés par d'autres.

Tout cela demande une organisation étrange certainement, très structurée, une hyper hiérarchisation du lieu par beaucoup d'instances – mais pas une hiérarchie, j'insiste, la place compte, mais surtout, il ne faut pas que quelqu'un vienne l'incarner, massifier, fétichiser – c'est subtil, fragile, souple, indéfini, flou, il faut savoir passer la place.

Il y a toujours une perte de repères quand on arrive à la Borde, parce que les repères sont différents.

Au début, tu cherches qui commande, qui sait, pour trouver qui saura répondre à ta question, tu renonces vite. Déjà, tu distingues mal qui est fou de qui ne l'est pas.

J'espère qu'on comprend, à travers ce que j'ai dit, en quoi il est important de niveler les statuts, de discriminer la triade statut-rôle-fonction. La fonction de soigner, elle circule, ce n'est pas attaché à un statut, c'est autre chose. Le statut, tout le monde sait ce que c'est, et le rôle, c'est l'autre qui te le donne.

Quand on parle d'équipe soignante, c'est un abus de langage terrible, parce qu'on veut dire justement équipe de gens payés, mais comme ça ne vient pas à l'idée de qui que ce soit de dire ça, ça désigne l'équipe pluridisciplinaire. Donc c'est un abus de langage. Mais c'est terrible parce que ça fait croire qu'il suffit de statuts pour que ça soigne, ce qui n'est pas vrai.

Et ça exclut tous les fous, ce qui n'est pas juste du tout, cette vision ; c'est peut-être invisible, rendu invisible ce travail de soin des malades, mais c'est là.

Je trouve ça dingue que les mots, que les abus de langage puissent à ce point, jusque sur cette question de soigner, venir nous flouer.

J'espère donc qu'on comprend, à travers ce que j'ai dit depuis le début, en quoi c'est important de laisser de la place dans une clinique à d'autres équipes, paritaires ou non, pour que les gens puissent se rencontrer, faire des choses, qu'enfin les gens malades en tout premier lieu puissent habiter, véritablement habiter le lieu en participant à sa construction de manière réelle.

Sinon quoi ?

S'il n'y a presque rien à faire, pas de moyen de participer à ce qui se joue là-dedans, comment trouver un moyen d'y être, d'être là ?

Pouvoir être là, c'est important. Ne pas être empêché d'habiter les lieux, pour celui qui est payé, c'est important, sinon c'est insupportable de travailler. C'est une chose. Mais quel point d'ancrage pour les malades ? On peut toujours dire : nous, on est là pour eux, qu'est-ce que ça peut faire ? C'est loin d'être suffisant.

Il faut être là pour susciter, se taire, ne rien faire, ne rien demander, vite reculer pour laisser la place à l'autre. C'est très difficile bien sûr.

Oury parlait des a-phages, les dévorants d'objets, petit-a. Celui-là, c'est l'objet cause du désir, et phage : manger. C'est bien le risque, sans y prendre garde, par bonne volonté, pour se donner bonne conscience, pour bien faire son boulot, pour prendre toutes ses responsabilités, bien penser à tout, ne pas laisser la place vacante ; la machine de guerre de l'équipe soignante pluridisciplinaire qui ne laisse pas la place est au premier plan, le malade au centre du dispositif empêché de construire et reconstruire et déconstruire son monde et tout recommencer par le menu chaque matin, allongé, au lieu de d'être avec, de faire avec.

Il faut se garder d'une nocivité certaine, et préserver une certaine inutilité.

En bref, si on me demandait comment faire, pour une équipe à plat, quoi proposer, je dirais :

- faire des constellations,
- des groupes de paroles – tout cela paritaire,
- puis un groupe de travail : obligation de participer, peut-être sans la hiérarchie au début, deux heures par semaine, comptées sur le temps de travail s'il le faut, à tour de rôle. Chacun amène un support qui lui tient à cœur, texte psy, philo, poésie, n'importe quoi qui permette d'associer, films, qu'importe.

Ça fait que les gens se parlent différemment, de biais.

Ça dévoile une certaine variété d'angles de vue, d'expertises, de savoir-faire, de savoir être, si on veut.

Tant pis si vous être trois ou quatre une fois sur deux ou pendant cinq ans, il y a le temps.

Ça donne de la force et ça étonne.

Patrice Eyman

La Borde octobre 2017

Fonction du tiers dans les dynamiques institutionnelles

Clinique de La Borde, le 23 octobre 2017

Argument

Pourquoi avoir choisi ce thème et ce titre, *aujourd'hui et ici* ?

Il y a au moins trois raisons :

1 - Quand, avec mon ami Claude Mouchet, je préparais *L'école, le désir et la loi*, et que j'avais confié au groupe de PI de Javrezac les ébauches des principaux chapitres de la partie 3, Colette Bordas, aujourd'hui partie sous d'autres cieux, m'avait dit : « *Ce qui est capital pour moi, et qui fait l'effet d'une découverte, c'est ce que vous dites au chapitre 9 de la triangulation et de la médiation. Mais ce n'est pas encore très clair pour moi, et j'aimerais bien en reparler.* » Colette est loin, mais à distance, je vais essayer de lui répondre.

2 - Après la parution du livre, j'ai été plusieurs fois interpellé sur les raisons du choix de la citation d'Hannah Arendt en exergue de l'introduction, que je reprends ici :

« *Vivre ensemble dans le monde : c'est dire essentiellement qu'un monde d'objets se tient entre ceux qui l'ont en commun, comme une table est située entre ceux qui s'assoient autour d'elle : le monde, comme tout entre-deux, relie et sépare en même temps les hommes.*

Le domaine public, monde commun, nous rassemble mais aussi nous empêche, pour ainsi dire, de tomber les uns sur les autres. »

Je suis encore aujourd'hui incapable de dire pourquoi exactement ce texte a fait « tilt ». Je me souviens simplement de m'être dit : « C'est bien ça, en psychothérapie comme en pédagogie institutionnelle ». Peut-être que moi aussi j'en saurai plus après avoir parlé avec vous.

3 – Enfin, quand je parle des dynamiques institutionnelles, je fais référence bien sûr à la psychothérapie et à la pédagogie. Mais qui parle à travers moi : celui qui a été enseignant toute sa vie et qui a co-écrit un livre (de référence paraît-il) sur Fernand Oury ? Ou bien celui qui, entre 2002 et 2012, a passé en tout un an et demi à travailler ici à La Borde ? Un jour de l'été 2011, une pensionnaire que j'aime bien et qui m'aime bien mais qui, ce jour-là, était méchante, me dit avec colère : « *Mais enfin, qu'est-ce vous foutez là tout le temps ? Vous n'êtes plus stagiaire, vous n'êtes ni pensionnaire, ni moniteur ! Vous n'êtes rien !* » Je crois en fait que j'ai eu la chance d'être, modestement, à la Borde, un petit « tiers ». Et, entre pédagogie et psychothérapie institutionnelle, un autre petit « tiers ». Il y a en effet plusieurs façons de « faire tiers ».

• La question de la bonne distance

Le grand anthropologue Claude Lévi-Strauss a écrit à plusieurs reprises que tous les corpus de mythes du monde entier ne traitaient au fond qu'une seule énigme : celle de la bonne distance ; et que, concernant les dieux et les hommes, les mythes nous enseignent que, trop loin des dieux, on se gèle, mais que trop près d'eux, on se brûle. Pensons à Icare qui s'est approché trop près du soleil.

Est-ce que cela vaut aussi pour les humains et les animaux ?

Tout le monde connaît la fable des hérissons de Schopenhauer, qui en plein hiver, cherchent à se tenir chaud, se rapprochent, se piquent, se re-séparent, ont de nouveau froid, se rapprochent, etc., jusqu'à trouver enfin la bonne distance (Schopenhauer, grand théoricien de la misanthropie, n'allait lui-même pas jusque-là : quand il allait au restaurant, pour être sûr qu'il n'aurait à parler à personne, il payait la place en face de la sienne pour qu'elle ne soit pas occupée).

Et oui, entre humains, c'est vrai aussi : trop loin les uns des autres, on se gèle, mais trop près, que nous arrive-t-il ?

C'est là que ça devient un peu plus compliqué.

Revenons à ce que nous dit Arendt :

Comme une table est située entre ceux qui s'assoient autour d'elle, le monde, comme tout entre-deux, relie et sépare en même temps les hommes. Le domaine public, monde commun, nous rassemble mais aussi nous empêche, pour ainsi dire, de tomber les uns sur les autres.

Or que se passe-t-il si nous tombons les uns sur les autres ?

1 – Soit nous nous battons, c'est le choc frontal, la guerre ;

2 – Soit nous nous confondons, nous fusionnons, et c'est pour aller vite, l'inceste.

Nous avons donc 3 cas de figure, sur 2 pôles :

- Au pôle gel : l'isolement, l'abandon
- Au pôle brûlure : la guerre et la mort.
- Au pôle brûlure toujours : la confusion et l'inceste.

Or, ce que psychothérapie et pédagogie institutionnelles élaborent et mettent en œuvre constamment pour éviter ces trois périls, ce sont autant d'instances tierces, plutôt séparatrices ou plutôt reliant, plutôt immanentes ou plutôt transcendantes, plutôt médiatisantes ou plutôt triangulatrices, selon les cas.

- **Le Tiers, la médiation, la triangulation, le Symbolique**

Si je voulais tenter de définir le Tiers, qu'il soit objet, ou sujet, ou instance, c'est *tout ce qui n'étant ni moi, ni l'autre, ni à moi ni à l'autre, est de moi et de l'autre et nous permet de nous rencontrer dans un monde commun.*

Or, dans les textes de Jean Oury d'abord, puis de Fernand, ces quatre termes (tiers, médiation, triangulation, symbolique) non seulement sont apparus en même temps (en gros 1954-1958), mais sont apparus comme spécifiant les traits déterminants des institutions.

Écoutons d'abord Jean Oury le 26 septembre 1957, au cours de la première réunion psychopédagogique organisée par l'IPEM. Il évoque la presse Freinet :

« L'introduction de la presse comme outil permet l'expression libre, permet aux gens de sortir d'eux-mêmes, d'éviter le corps à corps entre les personnages, entre le personnage buste du maître et celui de l'élève. C'est un médiateur qui permet de se rencontrer à propos de quelque chose. »

Dans ces deux phrases il y a tout : **la rencontre autour de quelque chose** (et voilà le tiers médiateur, qui est ici un objet-machine), qui met fin au **gel de l'isolement** (« sortir de soi-même ») tout autant qu'à la **brûlure de l'affrontement duel** (« le corps à corps entre les personnages. »). Et j'ai pu vérifier que Jean Oury utilise toujours la notion de personnage pour pointer l'imaginaire ou le fantasmé.

De son côté, un peu plus tard, Fernand écrira, avec Aïda, dans un passage célèbre :

« La simple règle qui permet d'utiliser le savon sans se quereller est déjà une institution [...] ».

A première vue, pas de tiers, ni de médiation, ni de triangulation, ni de symbolique. Et pourtant tout le monde est là. Pressons un peu, non pas le citron, mais le savon :

1 – Il y a bien **le feu, la situation duelle, la dispute**.

2 – Il y a bien **un objet tiers**, occasion du rassemblement, et donc potentiellement médiateur, mais cette fois empêché comme tel, puisque **l'occasion du rassemblement** est justement **l'objet de la dispute**.

3 – Il faut donc **un autre tiers** (une instance tierce cette fois), **la règle**, qui est bien **entre** les protagonistes, en quelque sorte, mais **en surplomb** (d'où la figure du triangle) pour **arbitrer en séparant** (en édictant par exemple des coupures temporelles : *d'abord l'un ; puis, quand il dit : « j'ai fini », l'autre, selon l'ordre d'arrivée.*)

En pressant le savon, nous avons bien retrouvé le tiers, la médiation cette fois triangulatrice plutôt que coopérative (la presse), mais où est le **symbolique** ?

En fait, si la psychanalyse et l'Inconscient sont entrés tôt dans la vie de Fernand, il faudra attendre l'arrivée d'Aïda Vasquez pour qu'il mette un peu d'ordre dans sa compréhension des concepts techniques de la psychanalyse. Pourtant, le symbolique est bien là, mais caché sous cette version subordonnée de la Loi que Fernand appelle la « règle ».

Si nous revenons à Jean, en 1957, nous retrouvons bien toute cette constellation conceptuelle, mais en quelque sorte en chantier. Et ne vous étonnera peut-être pas une certaine hésitation sémantique autour des concepts de médiation et de triangulation, qui ne sont rien de moins que les deux positions fondamentales du tiers :

*« Structuralement nous devons – et c'est l'essence de la psychothérapie institutionnelle – introduire ce que l'on appelle de façon maladroite, mais cependant justifiée, **des médiations**. Ces **médiations** ouvrent [C'est-à-dire : rendent plurielles] les relations binaires (importance des techniques, de clubs thérapeutiques, d'aménagements de rencontres, d'échanges, etc.) vers quelque chose d'autre que la spécularité imaginaire, mais qui n'est que ce qui est caché par cette spécularité et qui cependant le fonde : **une dimension symbolique**.*

*Nous pourrions dire qu'il s'agit ici d'une notion qui s'apparente à ce que Sartre appelle le « processus », avec l'intervention des « **tiers régulateurs** » permettant de rétablir le niveau fonctionnel d'une « totalité détotalisée ». Cependant, nous voulons préciser autrement cette sorte de **triangulation**. Il ne s'agit pas de se précipiter et de dire, que nous provoquons, par ces techniques, une oedipisation. Celle-ci, si elle existe, n'est qu'un cas particulier et privilégié. »*

Disons-le tout net : ce texte est à la fois tellement allusif d'un côté, tellement référé d'un autre à une œuvre pour moi illisible de Sartre (la *Critique de la Raison dialectique*), qu'on ne va pas chercher à le comprendre ensemble après une simple lecture, mais simplement à y entendre la présence des quatre termes **Symbolique, médiation, tiers,**

triangulation, mais, comme je le disais plus haut, termes en chantier ou en travail. Ce qui apparaît là, c'est que Jean Oury entérine les deux concepts de médiation et de triangulation, tout en trouvant le premier trop mou, ou trop flou, et le second trop contaminé par la question de l'Œdipe.

Dans notre livre, Claude Mouchet et moi avons passé 9 pages (362 à 371) à essayer d'y voir plus clair. Avec quels résultats ?

1 – Il y a **deux fonctions principales du tiers** :

A – la **médiation** par « quelque chose » de *l'espace commun*. Ce tiers nous met en contact en existant entre nous (l'orange-accueil à La Borde, la presse Freinet dans une classe de PI) : *tiers alors horizontal, coopératif, immanent*,

B – la **triangulation** par « quelque chose » de *l'espace symbolique*, faisant toujours lien entre nous mais *en position de surplomb, de tranchant, d'arbitrage*, instance concrète par exemple avec le Conseil dans la PI, instance plus abstraite dans le Collectif (« machine abstraite ») ou dans le Club (Jean Oury répètera toujours que le club a bien un secrétariat affecté à un lieu, mais que lui-même n'en a pas), et surtout dans la **loi Symbolique** qui nous dit : tu ne tueras pas l'autre, tu ne commettras pas l'inceste avec lui, tu es assigné à l'échange et au langage. Les lois de la classe en PI, petites sœurs ou petites filles de la loi Symbolique, ne disent rien d'autre avec le « Je ne me moque pas ».

2 – Qu'est-ce enfin que **le Symbolique**, que nous poursuivons ou qui nous poursuit depuis le début : A *sumbôlon*, le Dictionnaire grec de référence, le Bailly, nous dit :

« 1. *Primitivement un objet coupé en deux, dont deux hôtes conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants ; ces deux parties rapprochées servaient à faire reconnaître les porteurs et à prouver les relations d'hospitalité contractées auparavant.* 2. *En général, signe de reconnaissance pour des gens séparés depuis longtemps et qui se font reconnaître.* »

Le *sumbôlon*, c'est donc bien le tiers. Et il n'est « ni à l'un ni à l'autre », en ce sens qu'une fois coupé en deux, personne ne le possède. Il « s'interpose », à la fois séparateur contre le feu de la confusion et faisant société contre le gel de l'isolement.

• **Deux vignettes**

« *Ne rien dire que nous n'ayons fait* »

Tout le monde reconnaît là un quasi-mantra, un peu totalitaire, de Fernand Oury. Je préférerais, quant à moi une autre formule : « Ne rien dire que nous n'ayons fait, ou éprouvé ». Car ce que j'ai essayé d'élaborer là sur le tiers, est-ce que je l'ai d'abord, ici, à La Borde, mis ou vu à l'œuvre ?

La réponse est « oui », et je vais finir par l'évocation de ces deux moments, très anecdotiques, que je n'évoque pas ici par imbécile prétention (je n'aurai été ici qu'un passant un peu *addict*, un *chronique*, comme me le répète souvent mon amie Coda), mais pour faire entendre ce que peut offrir la plus banale quotidienneté. **J'intitulerai le 1^o moment : le porte-vélo ; et le 2^o : le piano à tisser.** Mais auparavant, un peu de contextualisation.

Je suis arrivé à La Borde pour la 1^o fois en juillet 2002, et jusqu'à mon grave AVC de 2012, j'y ai passé environ entre 5 et 7 semaines par an avec une interruption en 2010. Je venais d'abord en une seule fois, l'été, jusque vers 2007, en 3 fois ensuite (hiver, stage de mai, mois d'août ensuite). En tout, en rajoutant mes courtes haltes quand je rendais visite à ma fille aînée alors à Tours, c'est quarante fois environ que j'ai fait le trajet de Colmar à La Borde. Les 5 premières années, je travaillais au SAM le matin (Le Parc, le rez de chaussée, le château), et à l'atelier vélo l'après-midi, jusqu'à ce que les pensionnaires eux-mêmes prennent en charge l'entretien des 27 vélos et 3 tandems de la clinique. Les années qui ont suivi, je suis devenu régisseur de plateau et chef accessoiriste pour la préparation de la célèbre pièce du 15 août, sous la férule très affectueuse de Marie Leydier d'abord, de Catherine Vallon ensuite, de Aulde Leray enfin. Après 2007, j'ai demandé à être dispensé de SAM le matin pour pouvoir m'occuper du site du théâtre, ponceuses, scies, perceuses ou simplement marteaux étant interdits de séjour l'après-midi, qui est le temps des répétitions. C'est le 15 août 2012, quinze jours exactement avant mon accident, que j'ai pu faire ma dernière mise en espace, avec des complices pensionnaires, stagiaires ou moniteurs, qui restent dans mon cœur.

Le porte-vélo

En juillet 2002, au BCM le matin, on me demande, comme à tout bon stagiaire, si je suis prêt à accompagner le « Pépé de la Creuse » pour une radio du genou dans une clinique de Blois. Une fois dans ma voiture, nous essayons de nous parler, mais comme il n'a plus aucune dent, je ne comprends rien à ce qu'il me dit... Après la radio, en revenant à la voiture, il pointe soudain le doigt vers un des trois porte-vélos que j'avais sur ma voiture (il était spécial, plus long et plus complexe : je l'avais fabriqué pour un tandem) ; il tombe dans une excitation extraordinaire, à tel point qu'il ne veut pas quitter le porte-vélo des yeux, essaye de m'expliquer, puis se met en colère, rentre enfin dans la voiture et boude jusqu'à La Borde. Je suis un peu désemparé, et en allant vers le château, je fais part de mon désarroi à quelqu'un que certains connaissent ici à La Borde, Annabelle Gugnion, qui me dit : *« Mais tu ne savais pas ? Il a fait du vélo toute sa vie. Il a été plusieurs fois champion régional, mais il s'est bousillé le genou. C'est pour ça qu'il fallait ces radios. Quand il a vu tes porte-vélos, il voulait sûrement dire sa joie de rencontrer quelqu'un du même monde »*.

Alors, je me suis promis : quand je reviendrai l'an prochain, j'apporterai le tandem et j'emmènerai se promener le Pépé de la Creuse.

Ici, une première tentative de relation entre le Pépé et moi, par le biais de l'objet tiers (le porte-vélo), mais qui échoue. Puis un sujet-tiers (Annabelle) qui interprète la première tentative. Et la naissance de mon projet de renouage de la relation au Pépé avec le vrai tandem (2^o objet tiers).

En juillet suivant (2003), j'arrive à la Borde avec le tandem, mais entretemps le Pépé est mort. Mais le tandem, cet objet rare, est là, **objet tiers disponible**, piloté par **un sujet tiers lui-même disponible**. Entre les pensionnaires, le tandem et moi, **deux circuits de rencontre** vont se mettre en route :

- le premier se crée entre des pensionnaires qui m'étaient inconnus et moi, par la médiation du tandem : *« Oh, quel bizarre vélo. Je n'en ai jamais vu ! »* Et l'échange langagier se met en place, parfois même une virée ensemble dans le parc pendant laquelle j'étais devenu parfois passager.
- Le deuxième met à profit une relation déjà établie entre les pensionnaires et moi, pour leur permettre de renouer avec le cyclisme qui leur a toujours fait envie mais peur.

« Je vous emmène ? - Je veux bien ! Et ensuite : - Qu'est-ce que c'est chouette, le vélo. Peut-être que je vais m'y remettre. »

- **Le « piano à tisser »**

Cette vignette, je l'ai écrite ici, à la fin d'un bref séjour en avril 2011. La notion de tiers n'y est jamais convoquée, mais il n'est finalement question que d'elle. Je vais vous la lire sans presque en changer un mot, puis je me tairai :

Le « piano à tisser » (4 avril 2011)

« Au cours d'un récent séjour à La Borde, l'état du piano du grand salon m'a rempli de tristesse. J'ai pour ce piano beaucoup d'affection : en 2003, Marc Armani (médecin belge), Dominique Berthet (menuisier de la clinique, subitement décédé depuis) et moi-même l'avions « opéré » à cœur ouvert pour lui restituer une note qui était devenue muette. Surtout, nombre de pensionnaires aimaient bien jouer avec lui dans le calme des petits matins ou des soirées tranquilles...

Le malade était en piteux état : partie centrale du clavier, celle des notes les plus utilisées, accusant des jeux importants, moitié des axes des marteaux sortis de leur logement, ce qui permettait aux marteaux d'aller taper des cordes auxquelles ils n'étaient pas destinées, étouffoirs absents, cassés, désaxés, ou refusant obstinément de quitter leur corde préférée pour lui permettre de vibrer, etc.

Il fallait de nouveau opérer à cœur ouvert, mais sur la totalité du châssis du mécanisme, heureusement amovible. La chirurgie fut longue : une douzaine d'heures en tout, répartie en quatre séances. La table du grand salon, quand elle était libre, servit de table d'opération.

Le chirurgien reçut beaucoup de visites. C'était là un des buts de l'« opération » : au-delà de la réparation d'un objet, susciter la surprise, la curiosité, et fournir ainsi l'occasion de « tisser » des liens de parole. Et la plus grande surprise fut pour moi : la plupart des pensionnaires, une fois franchie la porte du grand salon, découvrant cette merveille de précision qu'est une mécanique de piano, déclarèrent, interrogativement ou affirmativement : « *Mais, c'est un métier à tisser !* »

Le tissage : quelle extraordinaire métaphore de ce qui, dans la précarité, se joue jour après jour à La Borde ! Jean Oury, mais aussi Hélène Chaigneau et bien d'autres, y ont été sensibles. Personnellement, à chaque fois que je viens, je m'aperçois que je me demande, au moment où j'aborde le grand giratoire qui jouxte St Gervais-la-Forêt et Vineuil pour prendre la direction de Romorantin : dans quel état sera le tissu labordien cette année ? Quelle déchirure aura été rapiécée ? Laquelle sera peut-être en train de s'ouvrir ? Quelle place vais-je pouvoir prendre cette fois dans le tissage solidaire du Collectif ?

La mécanique d'un piano est très complexe : pour produire une seule note, entre le doigt qui appuie sur le clavier et le son qui résonne, sont mises en jeu environ (c'est incroyable mais j'ai vérifié) 100 pièces de bois, de métal, de feutre et de cuir ! Et ceci répété 85 fois. Et la juste place de chaque élément donne à l'instrument, pour détourner quelque peu une métaphore de Jean Oury, sa « tablature » complète, celle qui a pensé à faire graver,

sur talon de chaque touche, dont aucune ne rassemble à sa voisine, une des lettres de la phrase suivante : « *La musique est un langage sacré qui ne peut être entendu que par l'amour des sensations* ».

Entre tissage et musique, le « piano à tisser » du grand salon, comme l'ensemble de La Borde, mérite toutes les attentions : le son est encore beau, mais il faut bien le soigner : il ne boit pas d'eau, ni de café, ni de Fanta ; il n'ingurgite ni les miettes de pain, ni les cendres. Il déteste être brutalisé. Ses réparations elles-mêmes sont précaires. Et c'est sans doute bien qu'il en soit ainsi... »

Raymond Bénévent

Quelques lectures : livres papier et sites

« **lundimatin** » Je ne sais comment ce site vient régulièrement s'afficher sur la liste de mes messages. Merci à celui ou celle qui a donné mon adresse. On n'y parle pas spécialement pédagogie ou psychiatrie mais de tout ce qui dans ce monde dérange la pensée dominante, l'ordre établi, ou celui qui insidieusement se met en place, celui des « a-phages » comme disait Jean Oury.

C'est, en ces temps, la ZAD de Notre Dame des Landes. Sa richesse de réalisations et d'espoir. Ce fut l'affaire dite de Tarnac, cette invention par l'état, la police et la justice de terroristes bien utiles pour faire accepter les lois liberticides.

« **Questions de classes** » autre site consacré à l'Education Nationale qui situe nettement l'Ecole comme lieu d'affrontement idéologique. Critiques des manœuvres de monsieur Blanquer et mise en valeur des pédagogies coopératives, des manifestations et rencontres diverses, des initiatives pour une école du peuple.

Mais on peut aussi lire sur papier ! Par exemple « **Briand Rachid Mathilde et les autres** » de Philippe Jubin, Valérie Lamarre Milbergue et Natalie Lelouey ed.dune. Du sensible, du vrai, une équipe, un enseignant, une artiste, une éducatrice dans un atelier relais.

Et aussi d'Eric Hazan aux éditions La fabrique « **A travers les lignes Textes politiques** » une autre façon de penser la politique, pas une opposition, un autre paradigme. « Les livres aussi sont des armes – et autant de pièces à verser au dossier de la subversion ».

Maurice Marteau

Rédaction : Annick Marteau
La Templerie 16100 Louzac Saint André
05 45 83 12 47
echospibulletin@gmail.com
annick.marteau@laposte.net